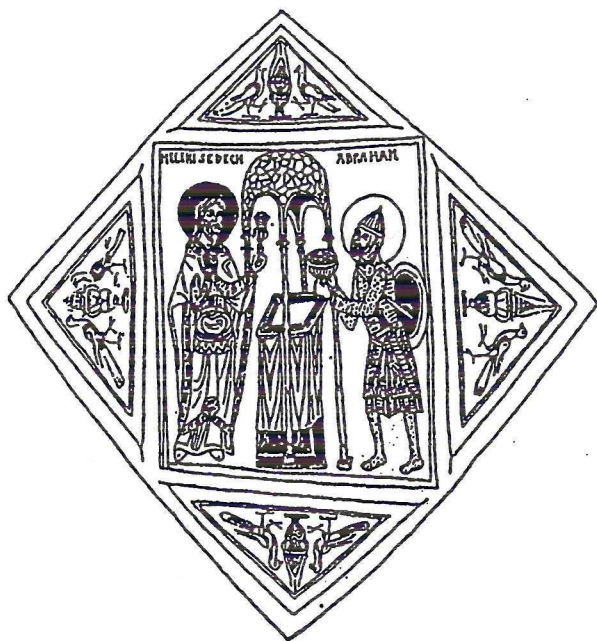


La Règle d'Abraham



Revue semestrielle
N°3 Avril
1997
Reims

SOMMAIRE

Daniel Cohen

5760

Cycles cosmiques et fin du cycle actuel
selon la Cabale.

Jean-Michel Mathonière

"Le plus noble et le plus juste fondement
de la taille de la pierre"

Philippe Parois

"A propos du quinzième centenaire du baptême de Clovis :
Franc-Maçonnerie et pouvoir temporel"

A. K. Coomaraswamy

Khwaja Khadir et la fontaine de vie
dans la tradition des arts persan et mongol.

Comptes-rendus.

La Règle d'Abraham

revue semestrielle d'herméneutique
est une publication de la Société d'Étude
des Religions du Livre.

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

Directeur de la publication
Jean-René PESSIONE

Rédacteur en Chef
Patrick GEAY

Secrétaire
Richard LAMARCHE

adresse postale

RÉDACTION
8, rue de Pouilly - 51100 REIMS

ABONNEMENTS - ADMINISTRATION
"La Tuilerie" - 51140 MUIZON

Téléphone : 03 26 02 97 07 - Télécopie : 03 26 02 98 44

prix du numéro : France 60 FF; Étranger 65 FF

Abonnement d'un an : France 100 FF; Étranger 120 FF

Abonnement de soutien : 200 FF

Règlement à l'ordre de la S.E.R.L.

Mise en page : Véronique Nataf
Impression : PAGINOVE - Reims

La Règle d'Abraham
n° 3 Avril 1997

Sommaire

Editorial.....3

D.Cohen, Cycles cosmiques et fin du cycle ac-
tuel selon la Cabale.....4

J.M.Mathonière, «Le plus noble et le plus jus-
te fondement de la taille de
la pierre».....19

Ph.Parois, A propos du quinzième centenaire
du baptême de Clovis : Franc-Ma-
çonnerie et pouvoir temporel.....42

A.K.Coomaraswamy, Khwaja khadir et la fon-
taine de vie dans la tra-
dition des arts persan et
mongol.....50

Compte-Rendu.....66

L'Heure n'aura pas lieu tant que le temps ne se sera pas contracté, au point que l'année passera comme un mois, le mois comme une semaine, la semaine comme un jour, le jour comme une heure; et l'heure s'écoulera aussi vite qu'un tison enflammé.

Hadith du Prophète

(*Les signes de la fin des temps dans la tradition islamique*, trad.D.Penot, Alif Editions, 1992)

EDITORIAL

La Rédaction de *La Règle d'Abraham* est heureuse d'accueillir pour ce numéro 3 la collaboration de deux remarquables connaisseurs, de la Kabbale hébraïque d'une part, et des traditions compagnonniques d'autre part. Le premier, Daniel Cohen, compte parmi les membres de l'Institut Rahmal de Jérusalem fondé en 1987 par Mordékhaï Chriqui. Il vient de publier une traduction des *Soixante dix Arrangements* de R.M.H.Luzzatto (1707-1746), sous les auspices de cet Institut dont la vocation est de mieux faire connaître l'oeuvre de ce grand maître (diff., Ed. Colbo, 3, rue Richer, Paris IX). D.Cohen s'occupe également à Nice d'une association : *Mayane* (la source) qui s'est donnée pour tâche «l'enseignement et la diffusion de la pensée traditionnelle hébraïque», c'est dire que ses objectifs sont proches des nôtres pour des raisons qui n'échapperont pas au lecteur.

Quant à Jean-Michel Mathonière qui dirige à Dieulefit une maison d'édition à l'enseigne de la Nef de Salomon, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il est le co-éditeur des *Etudes sur les Marques de Tailleurs de Pierre* de F.Rziha et qu'il a dernièrement publié avec Laurent Bastard un magnifique ouvrage : *Travail et honneur*, consacré aux Compagnons tailleurs de pierre.

Notre numéro 4 sortira, comme l'an dernier, fin Novembre et nous pouvons dès maintenant annoncer qu'il comprendra un article sur le symbolisme cubique de la Jérusalem céleste chez Jean Scot Erigène.

P.GEAY

5760

CYCLES COSMIQUES ET FIN DU CYCLE ACTUEL SELON LA CABALE

En plus du second chapitre du traité talmudique *Hagiga*, bien connu pour être le "chapitre cabalistique du Talmud", le onzième chapitre du traité *Sanhédrin* s'étend sur les importants sujets de la venue du Messie, de la résurrection des morts et des temps à venir. On y apprend par exemple que le monde doit durer six mille ans et être détruit au septième millénaire. La *Guemara* poursuit en décrivant la terre dans ce septième millénaire recouverte pas les eaux au-dessus desquelles les justes, tels des anges, flottent grâce aux ailes qui leur auront alors poussées. Notre propos ne concerne pas directement l'étude de l'état subtil qui est ici symbolisé, nous nous attacherons surtout à mieux cerner la théorie des cycles temporels tels qu'ils sont envisagés dans la tradition hébraïque. Nous montrerons comment des ponts peuvent être établis avec d'autres traditions, notamment celle de l'Inde, en repartant des travaux de René Guénon paru dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*. Nous mettrons en évidence l'application initiatique que trouve cette doctrine dans le rituel cabalistique pour conclure sur la fin du cycle et sur sa symbolique.

Le Ramhal¹ commente ce passage² en faisant remarquer que si chacun des sept millénaires doit être mis en

relation avec un des sept jours de la création, mille ans correspondent à vingt-quatre heures, cinq cents ans à douze heures, et que chaque ère est composée de cinq siècles de nuit et cinq siècles de jour³. Ces sept jours sont par ailleurs l'expression, dans le domaine de la temporalité, des sept sephirot inférieures, appelées encore sept sephirot de la construction, l'architecte de l'édifice étant la sephira *Bina*, la Mère qui porte en son sein puis émane et guide les sept attributs. Ces sept jours correspondent d'un point de vue spatial aux sept cieux qui sont chacun séparés - et le choix de l'unité de mesure est à lui seul révélateur du lien profond des deux symboliques - par une distance de cinq cents ans⁴. Ces derniers sont, selon le Gaon de Vilna⁵, l'équivalent de cinq sephirot⁶ et il est dit dans les *Tiqounei Hazohar*⁷ que ces cieux doivent être parcourus dans un sens descendant et ascendant, ce qui fait en tout quatorze étapes. Que l'on privilégie l'approche temporelle ou son équivalente spatiale, un lien peut clairement être établi avec les quatorze *Manvantara* qui forment la trame du *Kalpa* de la tradition hindoue, la durée de chaque *Manvantara* étant de cinq "grandes années" ou demi-périodes de précession des équinoxes⁸.

3. Le cas du septième millénaire étant toutefois quelque peu différent puisqu'il est appelé le jour entièrement fait de jour, et que d'autre part, il ne participe pas réellement à la temporalité.

4. Une distance qui nécessiterait cinq siècles de marche, pour un homme se déplaçant à vitesse moyenne. Cette utilisation du temps pour mesurer les distances et inversement permet d'éclairer bon nombre de mesures.

5. Rabbi Eliaou ben Shlomo Zalman (1720-1797).

6. Il s'agit des cinq sephirot *Hesed*, *Gevoura*, *Tipheret*, *Netsah* et *Hod* qui constituent les cinq lumières du corps séphirotique, les trois sephirot supérieures étant les cerveaux où principes, les deux dernières procédant de synthèses successives des précédentes. Ces cinq sephirot sont aussi appelées "les cinq lumières" et en elles sont contenues les cinq mesures du corps.

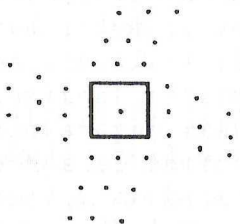
7. *Tiqounei Hazohar* 19 et 70.

8. Le *Kalpa* est le plus grand cycle concernant la temporalité proprement dite. Il se divise en quatorze *Manvantara* qui durent chacun cinq

1. Rabbi Moché Hayim Luzzatto (1707-1746)

2. *Adir Bamaram*, p.90.

Or, le même *Tiqoun Hazohar* présente la figure suivante et la commente comme un symbole qui synthétise l'ensemble de ce processus cyclique.



Si l'on suit le commentaire qu'en donne le Gaon, les trente-six points qui entourent le carré représentent les trente-six étapes des sept cycles descendants⁹, auxquels s'ajoutent le principe d'unité¹⁰. De surcroît, le nombre trente-six est géométriquement lié à la forme circulaire, et donc naturellement utilisé pour refléter les cycles¹¹.

"grandes années" ou demi-périodes de précession des équinoxes ; le point vernal effectuant une rotation en 25920 ans, la demi-période équivaut à 12960 années. (Nous verrons plus loin les relations entre ces nombres et les guematriot des noms divins hébraïques). Voir R. Guénon, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, 1ère partie, Gallimard, 1970. Au passage, il nous semble que l'on puisse établir une relation entre le mot hébreu *Qlipa* qui signifie écorce et le mot sanscrit *Kalpa*, ce dernier étant en quelque sorte, "l'écorce" des cycles ; la partie inférieure du monde de la *Assyria*, lieu de la manifestation grossière et proprement temporelle, étant souvent affublée du vocable d'"écorce du monde".

9. Les sept millénaires étant constitués de trente cinq siècles de nuit et trente-cinq siècles de jour et les sept cieux devant eux aussi être parcourus en deux fois trente-cinq siècles.

10. Cet ajout de l'unité est un classique de l'exégèse cabalistique et est très souvent utilisée dans la Guematria.

11. Le découpage du cercle en trois cent soixante degrés relève de la même nature. Ceci est vrai pour tout multiple de neuf et nous montrerons plus loin le lien entre ces nombres cycliques et les noms divins de la Cabale hébraïque. L'inclinaison des points ajoute au caractère dynamique de la figure, rendant ainsi compte de la dimension cyclique de la Manifestation.

Ces trente-six points - divisés en quatre groupes de neuf comme les trois cent soixante degrés du cercle sont séparés en quatre parties de quatre-vingt-dix degrés chacune, invitent à reconnaître les quatre phases de tout cycles. De plus, les points, qui sont aussi des points-voyelles sont ici considérés par le texte comme des symboles du cercle¹². Ces points doivent, selon le processus de "solidification" de la phase descendante, finir par produire un carré dont la valeur numérique est ici quarante¹³, obtenue par l'ajout du principe d'unité à chaque groupe de neuf points. Le passage, dans un second temps, du carré au point central de la figure exprime la réintégration de la manifestation grossière en son origine subtile¹⁴. D'un point de vue sephirotique, ces deux états vont correspondre à ceux de *Malkhout*, point d'aboutissement de la production ainsi et de l'enchaînement des sephirot, et *Bina* qui représente alors le redressement puis la réintégration dans l'état originel et informel de la manifestation. D'un autre côté¹⁵, le point central symbolise la descente de la *Chekhina* dans les plans de la Manifestation. C'est Elle

12. Voir à ce sujet le *Sepher Habayir*, §116, où les points-voyelles sont associés aux cercles et les consonnes, les lettres proprement dites, aux carrés. On retrouve ici un certain caractère terrestre et "fixant" de la lettre s'opposant à l'aspect céleste et spiritualisant de la vocalisation.

13. Quarante, comme quatre et un nombre associé à la figure du carré - plus précisément il en représente la "formation". La forme carrée, ici utilisée, est rapprochée par le texte même de celle du □ (*Mem sophit* ou final) dont la guematria est quarante.

14. Le point central est une figure du cercle. Ce qui permet le passage du cercle au carré et inversement c'est à chaque fois l'intervention du centre qui est à la fois le centre du cercle et le centre des quatre branches de la croix. Le nombre 37, qui est le trente-septième point de la figure est en quelque sorte celui où se réunissent le cercle et le carré, où le ciel "s'inverse" en terre et réciproquement. Les nombres trois et sept qui composent le nombre trente-sept s'additionnent pour faire un total de dix. Or il est connu que les dix sephirot se séparent en deux groupes : celui des trois premières qui sont les sephirot de la tête, de nature "céleste" et les sept inférieures qui sont celle du corps au caractère "terrestre".

15. Et nous suivons ici le Arizal (Rabbi Itsra Louria Achkénazi, 1534-1572).

en effet qui est le point immobile autour duquel tous les cycles s'établissent et se déroulent. C'est alors l'ensemble de la Manifestation qui est envisagée et plus seulement son état grossier. Elle est à l'origine de toute production et réintègre en Elle tous les aspects manifestés en acte dans les mondes créés et qu'Elle n'a d'ailleurs jamais eu de cesse de contenir en sa divine ipséité¹⁶.

D'autre part, il est dit de ce symbole qu'il représente le *Miqwe* (bain rituel)¹⁷. Ce lieu de «rassemblement des eaux célestes descendues à terre»¹⁸, selon la première occurrence qui en est faite dans la Torah, suit dans la *Halakha* (la loi exotérique) des règles très strictes, de mesures notamment. Creusé dans la terre, le *Miqwe* doit contenir une quantité d'eau équivalente à celle contenue dans un volume défini par un parallélépipède rectangle (qui symboliquement ne diffère pas vraiment du cube) d'une coudée de largeur sur une de profondeur multipliée par trois coudées de hauteur¹⁹. Ce volume est dit

16. Ce qui est symbolisé par l'enseignement qui veut que seules les neuf sephirot inférieures de la *Chekhina* - qui est elle-même la *Malkhout* de *Atsilout* ou monde de l'émanation, principe direct de la Manifestation - descendent dans les mondes créés ou ce qui revient au même, manifestés. La première sephira de la *Chekhina*, *Keter* (de *Malkhout*), qui inclut principiellement l'ensemble des possibilités des autres sephirot demeure dans la *Atsilout*, monde incréé et divin.

17. Le rite du *Miqwe* était une condition nécessaire, en cas de contraction d'impureté, pour pénétrer dans le Temple de Jérusalem. Il joue un rôle qui est toujours de première importance dans les diverses écoles cabalistiques.

18. Techniquement, le bassin dans lequel s'effectue l'immersion doit au moins être en contact avec un autre bassin contenant de l'eau de pluie, la qualité céleste des eaux se propageant alors à l'ensemble. La mer ou un fleuve sont tout aussi efficace.

19. La somme de ces trois mesures dont le total s'élève à cinq doit être mis en relation avec les cinq sephirot : *Hesed*, *Guevoura*, *Tipheret*, *Netsah* et *Hod*. Notons que les mesures symboliques de la Bible peuvent souvent s'expliquer par leur addition, il en est par exemple ainsi dans les mesures de l'Arche de Noé. De même, la décomposition en unités, dizaines et centaines permet de donner un sens aux différents âges énumérés par l'Écriture. L'Hébreu d'ailleurs, ne donne pas de nombre global ; il est par exemple dit de Sarah qu'elle vécut sept, vingt et cent

être celui contenant et recouvrant totalement un homme debout²⁰, le texte faisant remarquer que le mot *Miqwe* permute en *Qoma*, qui est proprement la "mesure" de l'Homme Universel ; et il s'agit bien lors de l'immersion de réaliser le dépouillement de l'individualité pour retrouver le caractère proprement informel et universel de l'être mais aussi de la personnalité réalisant ainsi les possibilités de non-manifestation²¹. Selon ce dernier sens, la sor-

années - et non pas cent vingt sept ans - permettant ainsi de lier ces trois nombres à divers aspects de la figure de la Matriarche.

20. Les trois coudées de hauteur représentent les trois mondes manifestés ; l'immersion dans le *Miqwe* symbolise la réintégration dans le plan originel de *Bina*, le retour dans l'unité primordiale de la Mère. En même temps, le *Miqwe* est la traversée des eaux symbolisée dans le Livre de la Genèse par celle du fleuve *Yaboq* (lui-même lié à la symbolique de *Atiq Yomin* que nous développerons plus loin) par le Patriarche Jacob (Genèse 32,22). Les noms divins qui constituent les intentions sacrées associées au rituel du *Miqwe* sont aussi en relation, par la somme de leur valeur numérique, au fameux *Yihoud Yaboq*, faisant ainsi du *Miqwe* un retour au centre suprême. Le mot *Miqwe*, dont la racine est *qav*, qui signifie rayon ou axe rend bien compte de cette dimension polaire.

21. Les deux processus coexistent au sein du même rituel : d'une part le sens le plus immédiat qui est celui du retour à l'état primordial, en relation avec l'élimination des éléments impurs, produits de la faute, et d'autre part un niveau plus profond, lié dans la figure à la seconde exégèse que nous ramenions plus haut au nom du Arizal, où le cabaliste doit unifier par des intentions sacrées tous les plans de l'Existence Universelle en son centre qui est nul et infini à la fois ; ce dernier ne se trouve symboliquement ni dans l'eau, céleste et informelle, ni dans les parois terrestres de la citerne, ni dans l'homme qui se situe dans le plan intermédiaire, mais dans la fusion et le dépassement de ces trois éléments. Ce double niveau d'interprétation est courant et est dû à la multiplicité de sens que peuvent prendre à la fois les textes mais aussi le rituel, et cela est particulièrement vrai pour les rites de la tradition juïque qui, par le principe des *kavanot* ou intentions sacrées, possède le moyen de transformer chaque acte exotérique en son correspondant ésotérique, lui conférant ainsi une dimension initiatique. Sur ce plan, un rite peut posséder une signification au niveau des "petits mystères", rendue dans le cas présent par la symbolique de *Malkhout* et de *Bina*, comme au niveau des "grands mystères", liée alors à celle de *Atiq Yomin* et *Adam Qadmon*, ce que nous expliquerons dans un moment. Dans l'image de la remontée du courant, les deux niveaux de *Kavanot* associés à la pratique du *Miqwe* vont correspondre à la remontée d'une rivière qui s'écoule horizontalement à la surface de la terre et à la remontée

sortie de la tête hors de l'eau correspond à la sortie hors de la caverne, autre symbole de la Manifestation²². Par ailleurs, le nombre quarante apparaît dans la quantité minimale d'eau que doit contenir le *Miqwe* pour pouvoir être efficace et qui est de quarante *seim* ²³. Creusée dans la terre, la citerne qui contient l'eau est par sa forme et son volume un symbole de la "solidification" de l'état subtil en sa production grossière tout en étant le lieu où s'effectue le retournement en une "liquéfaction" ou une "fusion" ou encore, si le rite est vécu à son second niveau, une "sublimation"²⁴. Le *Miqwe* est donc, sur le plan rituel, l'expression symbolique qui marque la fin d'un cycle complet comme celui d'un *Manvantara*, où s'effectue d'ailleurs l'"immersion" du monde dans les eaux de la manifestation subtile²⁵. La description du "septième

dans le sens vertical et axial (cf. René Guénon *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Gallimard, 1962, p.324). Notons au passage, que le rituel du *Qidouch* - ou sanctification sur une coupe de vin récitée à l'entrée du Chabat - qui pour les cabalistes n'est pas non plus un simple rite exotérique et où coexistent aussi ces deux niveaux d'interprétation, est lui aussi lié à la symbolique du "passage" ou encore à celle de l'"Arbre de Vie" ou "Breuvage d'Immortalité" et repose sur une bénédiction constituée de deux groupes de trente-cinq mots, le mot vin (*yayin*) ayant comme le mot secret (*sod*) une guématria de 70. Ce dernier point montre combien la théorie des cycles cosmiques n'a pas qu'un intérêt purement cosmogonique, encore moins historique, mais que son caractère est au contraire essentiellement initiatique.

22. Cette sortie s'effectue, au niveau des cycles cosmiques, par les portes qui dans la symbolique géométrique se trouvent aux points d'inflexion du cercle situés aux deux extrémités supérieures et inférieures. Cette dernière est, selon le point de vue terrestre des saisons l'emplacement du *deva-loka* ou "porte des dieux" par lequel "entre" l'*avatāra* à la fin du *Manvantara*. C'est ce point qui est atteint à la fin du *Kali-Yuga*. Il y a toutefois là une petite difficulté qui vient du fait que la symbolique solsticiale, liée aux cycles de l'année, ne s'applique que par analogie aux cycles effectués par le point vernal.

23. La *seah* étant la mesure d'un volume environ équivalente à 7,2 litres.

24. Qui d'un point de vue initiatique représente la troisième naissance.

25. Le Arizal dit clairement dans ce sens que le déluge de l'époque de Noé était un passage dans le *Miqwe* - même si celui-ci ne marque pas,

millénaire" à laquelle nous faisons plus haut référence ne représentent pas autre chose.

A ce propos, il nous faut faire une remarque qui permettra de mieux éclairer cette théorie des cycles. Placé hors du temps, le septième millénaire, à l'instar du septième jour de la création, possède une place particulière dans le cycle. On peut dire qu'il compte et ne compte pas à la fois dans le total de la durée. Cet état de fait provient de son rattachement au symbolisme de la *Chekhina* qui est à la fois la septième sephira - lorsque l'on envisage que l'ordre inférieur des sephirot - et le "centre" des six sephirot qui la précèdent dans la graduation sephirotique. Cette position centrale fait que, lorsqu'elle se projette dans les plans manifestés spatiaux et temporels, elle n' "occupe" en quelque sorte ni place ni temps, mais se présente comme un "non-lieu" - ou un "non-temps". Elle est la présence de l'ineffable éternité au sein de la création²⁶. Toutefois, parce qu'Elle se manifeste dans ces plans particuliers que sont le temps et l'espace, on peut

selon R.Guénon, la fin d'un *Manvantara* mais en est l'équivalent dans un cycle secondaire.

26. Dans le même sens, la *Chekhina* est le Verbe incarné. Elle correspond aussi au septième palais ou "Palais du Saint des Saints" qui d'ailleurs correspond aussi aux trois sephirot supérieures, "localisés" dans la symbolique initiatique des palais, alors au niveau du *Brahma-randhra*. Voir à ce sujet R.Guénon, *Etudes sur l'Hindouisme*, pp. 41-43, Ed. Traditionnelles 1989, où l'auteur établit une relation entre les *chakras* et le modèle général de l'Arbre de Vie sephirotique. Il nous semble que la symbolique des palais, elle-même liée aux sephirot, selon laquelle les palais représentent les lieux de synthèse d'un niveau, dont les diverses modalités sont symbolisées par des anges appartenant à une même caste, et où s'effectue la connexion avec l'axe vertical de la Manifestation, s'offre parfaitement à une analogie avec la doctrine hindoue des *chakras*. La méditation effectuée par les cabalistes dans leur rituel quotidien utilise pour une bonne part la symbolique des palais, à l'instar des antiques initiés de la *Merkava*. Il serait intéressant d'établir une corrélation entre les différents groupes de "centres énergétiques" utilisés dans différentes initiations, y compris occidentale, et les mondes dans lesquels se situent les diverses séries de palais.

lui attribuer une certaine valeur temporelle et spatiale²⁷. C'est ce qui explique que le *Kalpa* soit un cycle multiple de sept et qu'il y ait sept millénaires dans la tradition hébraïque. Ce n'est qu'au septième degré, celui de la *Malkhout*²⁸, et donc en même temps de la manifestation grossière²⁹, que peut s'effectuer le dévoilement du pôle. Du point de vue général de l'initiation, la difficulté réside dans le fait que ce point, étant situé au niveau le plus bas, est en même temps le degré le plus éloigné de la source, rendant d'autant plus difficile toute opérativité. Le renouveau spirituel qui marque la fin du cycle est à ce titre une résurrection inaugurant le retour d'une opérativité adaptée aux conditions de la nouvelle humanité. De plus, celle-ci réintègre sa dimension véritablement universelle au travers d'un redéploiement de la Tradition primordiale et ce faisant, accède à un nouvel "âge d'or" où le rituel n'occupe théoriquement plus du tout la même place³⁰.

D'un autre côté, les quatorze *Manvantara*, correspondent au double groupe des sephirot celles des "Rois d'Edom" et celles de la *Atsilout* (Monde de l'émanation). Les premières constituent le corps du *Olam Haneqoudim* (Monde des points). Elles ne sont pas en réalité distinctes des secondes, mais s'articulent comme une étape dans le

27. Ce qui explique qu'un territoire particulier puisse détenir un caractère de "Terre sainte", étant une "extériorisation" de la "Terre de Vie" ou "Terre des Vivants" pour ne citer que ces deux expressions qui ne désignent pas autre chose que la *Chekhina*, qui pourtant dans cette dernière désignation, totalise en un présent permanent l'ensemble des degrés des différents mondes qui se projettent en elle.

28. Cette sephira est en même temps la "surface des eaux" sur laquelle se réfléchissent les six degrés supérieurs, faisant apparaître sept degrés inférieurs et sept supérieurs.

29. La racine du monde de *Assyia* étant au niveau de la sephira *Malkhout*.

30. L'orthodoxie subit aussi bien, par cette immersion dans les eaux subtiles, une véritable "transformation" (au sens guénonien du dépassement de la forme) qui permet un affranchissement effectif des antagonismes traditionnels actuels.

devenir et la construction des sephirot de la *Atsilout*, dont les sept inférieures sont établies comme le principe direct de la manifestation, temporelle notamment. Il est dit de ces sephirot du monde des *Neqoudim* qu'elles sont toutes élaborées à partir d'un nom divin "féminin" (*Ben*) et que ce n'est qu'avec la descente d'un principe "masculin" (*Mah*) qu'elles sont en mesure de présenter le visage du monde de la *Atsilout* proprement dit, qui réunit donc en lui les deux principes³¹. Ces deux aspects sont l'un nocturne et ascendant et l'autre diurne et descendant. Dans l'image du cercle, ils vont représenter les deux phases qui relient dans les deux sens l'extrémité supérieure et inférieure de la figure. Cette double série de sept sephirot fait un total de quatorze, soit la guématria de *Yad* : "la Main". Cette dernière symbolise le dévoilement du pôle qui intervient à la fin de chaque cycle³². Pour être précis, il faut dire que ces sept sephirot inférieures qui sortent de la Mère, la *Bina*, trouvent en fait leur "racine" à un niveau plus élevé, celui du principe directeur de la *Atsilout*, appelé *Atiq Yomin* par les cabalistes. Cette configuration qui n'est autre que l'"habillage" de *Adam Qadmon* dans la *Atsilout* est constitué des sept sephirot inférieures de la *Malkhout* d'*Adam Qadmon*, les trois premières formant "la Tête qu'on ne peut atteindre" qui se situe hors du monde d'*Atsilout*. *Atiq Yomin*, qui est l'"Ancien des Jours" est le "Principe des cycles et des ères". Lorsque *Malkhout* "s'épanouit" et devient comme *Bina*, elle passe du nombre sept au nombre soixante-dix qui est encore le nombre universel de *Atiq Yomin*. D'au-

31. On peut noter que la somme des valeurs numériques de *Ben* (52) et *Mah* (45) fait 97, soit la guématria du mot *Zeman* qui signifie "temps".

32. Voir la préface de notre traduction des *Soixante-dix Arrangements* de Rabbi Moché Hayim Luzzatto, Editions Ramhal, Jérusalem, 1996. Ajoutons que selon la Cabale, la Main "habille" le *Daat* qui est le *Manas* des hindous, lui-même en relation avec le *Manu*, ou pôle de chaque *Manvantara* et que l'on peut d'autre part voir ici une relation entre ce dernier et le mot latin *Manus*. Ajoutons enfin que 14 est une valeur numérique associée au *Manu*.

tre part, la double face masculine et féminine de *Atiq Yomin* correspond exactement à celle du symbolisme de Janus³³, lui-même en relation avec le symbolisme des portes solsticiales liées elles aussi, par projection, au symbolisme polaire et axial du dévoilement du *Manu*³⁴. D'autre part, le fait que le nombre 70 soit considéré et souvent utilisé comme double du nombre trente-cinq autorise à faire une remarque qui présente un certain intérêt. René Guénon dit que, nous trouvant à la fin du septième *Manvantara*, sur quatorze en tout, les sept premiers peuvent être mis en rapports avec les états inférieurs³⁵ et les sept derniers avec les états supérieurs³⁶. Ainsi, on peut dire que parmi les soixante-dix "grandes années" qui constituent la durée totale du *Kalpa*, trente-cinq symbolisent les états inférieurs et les trente-cinq suivantes les états supérieurs. Ces trente cinq étapes descendantes sont celles qui marquent, pour revenir à notre figure de départ, la descente aux enfers qui mène à la mort initiatique réalisée par le *Miqwe*³⁷. Enfin, puisqu'il est question de nombres, il faut noter que toutes les valeurs numériques qui gèrent les cycles, sont associées à celles des noms divins de la Cabale hébraïque. Pour ne citer que celles-ci, nous dirons que le nombre soi-

33. *Atiq Yomin* est lui aussi appelé le "Passeur", le *Maavar*, qui fait passer de *Atsilout* à *Adam Qadmon*, et nous retrouvons l'image ici de la mort initiatique, plus précisément celle qui précède la "troisième naissance". C'est d'ailleurs ce degré qui, d'après le Ramhal, se dévoile au moment de la résurrection des morts.

34. Voir René Guénon *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap.XXXV. Cette dernière remarque, appliquée à la Cabale, nécessiterait à elle seule une étude que nous ne sommes pas à ce jour en mesure de produire.

35. Qui correspondront alors dans la Cabale au sept Rois d'Edom qui doivent régner avant que ne règnent les Rois d'Israël, symboles des états supérieurs.

36. *Formes Traditionnelles...*, p.15.

37. L'immersion dans le *Miqwe* étant alors plus précisément un symbole de la fin du septième *Manvantara*.

xante-douze qui est celui du Tétragramme³⁸ prit dans sa plus grande amplitude est celui du nombre des années que met le point vernal pour parcourir un degré³⁹. La durée totale du *Manvantara* approche les 26 000 ans, nombre lié aussi au Tétragramme, de guématria vingt-six⁴⁰ et celle d'une "grande année", avoisinant 13 000 années est en relation avec le nombre/mot *Ehad* (un) de valeur 13, ce dernier nombre occupant une place symbolique majeure dans la Cabale⁴¹, comme dans beaucoup d'autres traditions. Enfin, le total des degrés parcourus par le point vernal pendant un *Kalpa* est de deux fois 6 300, alors que la *Bina* - qui produit les sept sephirot inférieures selon leur double aspect mentionné plus haut - et qui est directement responsable du cycle temporel est gérée par le Tétragramme de valeur 63. Nous pourrions multiplier ce genre d'exemples, notons seulement que le mot *Mayim* (eau) qui sert de point de départ à l'exégèse du *Tiqoun Hazohar* précité possède pour sa part une guématria de 90, et que c'est bien le nombre neuf qui va guider tous les cycles⁴² et que c'est lui qu'on retrouve comme multiple commun des valeurs des deux noms divins "72" et "63" qui

38. C'est ce nom divin qui est associé à *Keter* et donc à *Atiq Yomin*. Le nombre soixante-dix, nombre de *Atiq Yomin*, provenant d'ailleurs lui-même du nombre soixante-douze.

39. Les valeurs de 720 et 7200 données par R.Guénon dans la note que nous mentionnerons plus bas, peuvent être aussi interprétées dans ce sens.

40. Remarquons que YHVH inclut en lui tous les temps dans un éternel présent : Il est celui qui a été (HYH), qui est (HVH), et qui sera (YHYH) de toute éternité, prouvant ainsi qu'il est le principe de toute temporalité.

41. Pour ne donner qu'un exemple, toutefois suffisamment significatif, la "rose au treize pétales" de la première exégèse du *Zohar* (I, 1a) est une image symbolique représentant l'ensemble de la Cabale.

42. C'est aussi de cette manière que l'on peut expliquer l'importance, chez Dante, du nombre neuf, y compris dans la *Vita Nova*, où comme ailleurs Béatrice représente la *Chekhina* pour qui neuf va être le nombre de sa Manifestation. Voir R.Guénon, *L'ésotérisme de Dante*, 1957, p. 51.

qui jouent un rôle si considérable dans la Cabale⁴³.

Ce sur quoi il nous faut insister pour finir, c'est sur le fait qu'il soit dit dans la suite immédiate du *Tiqoun Hazohar*, que cette valeur de quarante séim du *Miqwe* est équivalente à un volume de 5760 *betsim*⁴⁴. Dès lors, la date de 5760 du calendrier hébraïque a été associée à celle de la résurrection des morts qui marque la fin du cycle par la descente de la rosée céleste qui est elle-même l'eau du grand *Miqwe*⁴⁵ dans lequel le monde doit être immergé⁴⁶. Ce qui est particulièrement digne de remarque c'est que René Guénon dit au détour d'une note⁴⁷ que l'année 720 du *Kali-Yuga* est «le point de départ d'une ère connue, mais dont ceux qui l'emploient encore actuellement ne semblent plus savoir ni l'origine ni la signification». Cet "emploi" auquel fait référence l'auteur est certainement celui d'un calendrier et nous ne voyons pas quel autre cela pourrait être à part celui du comput hébraïque et d'ailleurs, le contexte de l'article semble en tout point l'indiquer⁴⁸. Or, et là est la merveille due à la symbolique universelle des nombres, la fin du *Kali-Yuga*

43. Ces deux noms sont associés respectivement au Père et à la Mère qui par leur union, génèrent l'ensemble des cycles de la Manifestation.

44. Un *beitsa* est une mesure équivalente à celle du volume d'un oeuf qui est aussi un symbole de résurrection ; le symbole de l'"oeuf du monde" étant lié à celui du *luz*, qui est symboliquement l'os à partir duquel s'établit la résurrection des morts. Voir *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. XXXIII.

45. Voir *Hesed Léavraham*, p.88, de Rabbi Avraham Azoulay, grand cabaliste du XVII^e siècle et disciple de Rav Hayim Vital. A ne pas confondre avec son non moins illustre petit fils et homonyme, connu encore par l'acrostiche de *Hida*, dont les carnets de voyages font mention d'une étonnante rencontre avec Fabre d'Olivet.

46. L'auteur précise qu'il s'agit de la troisième et dernière résurrection qui doit affecter les soixante-dix nations, ce qui confirme par le caractère universel de ce symbole, la dimension initiatique de "troisième naissance" associée au *Miqwe*.

47. R.Guénon, *Formes traditionnelles...*, note 2, p.48. On peut voir au travers de cette note que R.Guénon était directement inspiré par le Centre Suprême.

48. Cette hypothèse a déjà été émise plusieurs fois par divers auteurs.

va correspondre précisément à l'an 5760 du calendrier hébraïque⁴⁹. Et si Guénon, dans le même ouvrage⁵⁰, s'entient à la sagesse traditionnelle qui a toujours consisté à mettre un voile sur les dates de la fin, il nous a toutefois transmis une clé qu'il n'est peut-être pas aujourd'hui, inutile d'ignorer.

Nous terminerons en adressant une sorte de "clin d'oeil" à tous ceux qui participent de près ou de loin à *La Règle d'Abraham*. Une vieille tradition qui court encore dans les milieux cabalistiques et hasidiques veut que la dernière étape du Messie, avant son arrivée en Terre sainte soit la France⁵¹.

Historiquement comme symboliquement, la France appelée en hébreu *Tserfat* a été considérée par les juifs comme le lieu d'intersection entre les cultures séfaraïde, proche de l'Orient et de l'Islam, et ashkénaze, au contact de populations chrétiennes⁵². Le mot *Tserfat* dont la raci-

49. La durée totale du *Kali-Yuga* étant de 6480, en y retranchant 720 on obtient 5760. Notons tout de même que cette année du calendrier hébraïque débutera à l'automne 1999, ce qui permet d'une part de rejoindre d'autres prophéties, et d'autre part de donner une dimension intéressante à l'enseignement talmudique que nous mentionnions en début d'article qui poursuit en affirmant que les deux derniers millénaires du cycle des six mille ans doivent être "deux mille ans de Messie".

50. *Formes traditionnelles...* p.24.

51. Le tout s'appuyant sur l'exégèse des principaux commentateurs du verset d'Obadia I,9 qui traduisent *Ashkenaz* par *Allemagne*, *Sefarad* par *Espania* et *Tserfat* par *Frantsia*. La guématria de *Tserfat*, 770, est sans conteste un nombre du Messie. Il se décompose en 70 x 11 ce qui est assez significatif puisque 11 est la résultante de l'addition de 6 et 5 et que 65 est la valeur du mot *Adonai* (le Seigneur). 770 est aussi le produit de 35 par 22. Or 22, parce qu'il est le nombre des lettres de l'alphabet hébraïque, représente le déploiement de l'ensemble des modalités ontologiques d'un niveau donné (voir les séries de 22 lettres du *Sepher Yetsira*). Si l'on envisage ici celles d'une "grande année", 770 marque l'aboutissement de la 35^{ème} "grande année", soit la fin du 7^{ème} *Manvantara*. Comparer avec *L'Esotérisme de Dante*, chap; 7 et 8.

52. Géographiquement, au Moyen Age surtout, les communautés ashkénazes se situaient au nord de la France alors que les communautés provençales suivaient un rituel et baignaient dans une culture plus séfaraïde, plus cabalistique aussi. Il est curieux de remarquer que la Loire constituait la limite entre les deux communautés autant qu'elle

ne signifie associer, fusionner, implique un lieu propice à la réunion des différents courants abrahamiques, et il n'est peut-être pas indifférent, sous cet angle qui d'ailleurs n'est en rien exclusif, que l'œuvre guénonienne ait été rédigée en français et il n'est pas non plus de l'ordre du hasard qu'une entreprise telle que celle de *La Règle d'Abraham* ait pris naissance dans une Loge de la GLDF⁵³.

Daniel COHEN

marquait la frontière entre les deux langues d'Oïl et d'Oc.

53. Nous voyons là un élément qui s'ajoute à ce qu'avancait M.P.Geay dans son article du premier numéro de la revue, à savoir qu'il existe un lien très privilégié entre la Cabale et la Maçonnerie, la dernière permettant une certaine "extériorisation" de la première.

«LE PLUS NOBLE ET LE PLUS JUSTE FONDEMENT DE LA TAILLE DE LA PIERRE»

QUELQUES APERÇUS ET CONSIDÉRATIONS SUR LE RÉSEAU
FONDAMENTAL DES COMPAGNONS TAILLEURS DE PIERRE DE
L'ANCIENNE BAUHÜTTE

La question de la géométrie "secrète" des "bâisseurs de cathédrales" a fait l'objet d'un assez grand nombre de publications¹, la plupart assez fantaisistes. Les réponses données relèvent principalement du domaine de l'hypothèse et, de ce fait ou de celui de leur pollution par l'occultisme, elles apparaissent nettement insuffisantes voire totalement erronées.

Le concept lui-même est sujet à interrogation. Car, au préalable, que faut-il entendre par géométrie "secrète"². S'agit-il tout simplement de procédés géométriques qu'

1. Dans le cadre de ce bref article, nous ne dresserons pas la bibliographie, même succincte, de ces publications. La plus célèbre d'entre elles, d'un intérêt au demeurant incontestable bien qu'il soit nécessaire d'émettre des réserves et qu'elle date un peu, est celle de Matila Ghyka, *Le Nombre dor*, éd. NRF, Paris, 1931, 2 volumes. Cet ouvrage est l'un des rares à envisager la question à la fois sous l'angle historique et du point de vue symbolique, et à la traiter avec le minimum de rigueur que l'on est en droit d'attendre. Il est d'ailleurs à noter que la source que nous explorons ici, la *Bauhütte*, y occupe une place importante.

2. Le terme est commode mais ne repose sur aucune dénomination traditionnelle. D'autres qualificatifs (ésotérique, harmonique, etc.) sont également employés par les chercheurs, mais ils ne recouvrent pas mieux la réalité exacte de la question. La mentalité moderne éprouve le besoin de placer en opposition l'aspect rationnel et l'aspect symbolique, mais, ainsi que nous le mettons en évidence à la fin du présent article, il s'agit tout simplement de la Géométrie, cinquième Art libéral des anciens, synonyme de Maçonnerie dans les *Olds Charges*.

auraient conservés par devers eux ces bâtisseurs afin de maintenir leur monopole sur les chantiers ? Ou bien s'agit-il plutôt d'une dimension ésotérique de la géométrie ?

En fait, il est évident que la vérité participe plus ou moins de ces deux extrêmes. Il serait absurde de croire que, dans le cadre d'associations initiatiques et à une époque aussi portée sur le symbolisme que le Moyen-Âge, la géométrie n'ait pas été un support privilégié de spéculations à caractère ésotérique. Mais il le serait tout autant de croire que chacun des membres de ces associations possédait la connaissance pleine et entière de cet ésotérisme en supposant celui-ci défini et formulé de manière homogène et était par conséquent capable de l'employer et de le transmettre de manière satisfaisante.

Un autre reproche qu'il nous faut aussi, en préambule, adresser à un grand nombre de ceux qui se sont occupés de cette question, c'est que, convaincus à priori du caractère totalement "secret" de cette géométrie et, de ce fait, de la quasi inexistence de la documentation, ils se sont laissés aller à échafauder ce qui apparaît comme étant davantage des rêveries que des hypothèses, la plupart d'entre elles étant exclusivement centrées sur le fameux "Nombre d'Or", un aspect en réalité assez "secondaire" ³ de la question et dont l'émergence au premier

3. Ainsi que nous le précisons plus loin, la section dorée - expression graphique du Nombre d'Or - procède de tracés antérieurs et, de ce fait, doit être regardée comme "secondaire" du point de vue de l'ordre de la manifestation. Bien évidemment, l'on peut aussi considérer que ce qui "apparaît" à un moment donné du tracé "existe" déjà et donc que, sur le plan supérieur, cela peut occuper une position hiérarchique plus élevée. C'est en ce sens que cette proportion peut légitimement être qualifiée de "Divine". Cependant, il convient de ne pas perdre de vue que la vocation du bâtisseur n'est pas de "tuer" cette proportion en la figeant dans la matière (cf. l'exemple de Le Corbusier et de son Modulor), mais de la faire "naître" et de la rendre pour ainsi dire vivante. Nous ajouterons que, les tracés antérieurs concernant le Ciel et la Terre, la Divine proportion concerne l'Homme et que, de même que ce que René Guénon souligne à propos de la Grande Triade, il existe une double hiérarchie, l'une étant celle de la manifestation, l'autre étant celle du retour : Ciel-

plan des préoccupations des bâtisseurs, ou, plus exactement, au premier plan de la littérature traitant du sujet, ne date en fait que de la Renaissance⁴.

La Bauhütte

S'il est vrai que les organisations initiatiques de métiers du Moyen Âge ont laissé extrêmement peu de traces, tout particulièrement en ce qui concerne leurs aspects rituels et symboliques, il en est pourtant une au sujet de laquelle la documentation, à partir du XV^e siècle, est relativement abondante: la *Bauhütte*, organisation fédérant les loges de tailleurs de pierre du Saint Empire Romain Germanique⁵.

La publication en 1993 de la traduction française des «*Études sur les marques de tailleurs de pierre*» de Franz Rziha⁶ est venue apporter quelques lumières sur la géométrie secrète employée par les Compagnons tailleurs de pierre de la *Bauhütte*. L'auteur a relevé et analysé plus de 9000 marques de tailleurs de pierre et il propose, sur la base d'un millier de reproductions (voir les reproductions de la Pl. I), un système cohérent de grilles constructives supposées être les réseaux fondamentaux employés par les quatre Grandes Loges régissant le vaste territoire de la *Bauhütte*: Strasbourg, Cologne, Vienne et

Terre-Homme et Terre-Homme-Ciel. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, la position du Ciel ne change pas, c'est-à-dire que le réseau qui lui est attaché reste « le plus noble ».

4. Cf. Luca Paccioli, *La Divine Proportion*, trad. fr., Paris, Librairie du Compagnonnage, 1980. Il s'agit du premier grand traité sur la question, s'adressant tout autant aux mathématiciens qu'aux artistes (dont les tailleurs de pierre). Sur les aspects traditionnels de la question, cf. Jacques Thomas, *La Divine proportion et l'Art de la Géométrie ; études de symbolique chrétienne*, coéd. Archè/La Nef de Salomon, Milan-Dieulefit, 1993.

5. La *Bauhütte* a fait l'objet, depuis le début du XIX^e siècle, d'un nombre important de publications en langue allemande.

6. L'édition originale de l'étude de Rziha date de 1881-1883. La traduction française est accompagnée de notes de Marco Rosamondi (coédition Trédaniel/La Nef de Salomon, Paris-Dieulefit, 1993).

Berne. L'inscription de la "marque d'honneur" de chaque tailleur de pierre dans ces grilles fournirait donc son lieu de "naissance" en tant que Compagnon.

Cependant, les "découvertes" de Rziha peuvent laisser sceptiques. Faute de connaître des documents convergents, il serait légitime de penser que ses "réseaux fondamentaux" sont trop complexes et qu'il ne sagit là que d'une séduisante vue de l'esprit.

Il convient d'opposer à ce doute que, en réalité et contrairement à ce qu'il laisse entendre dans la présentation de ses travaux, les tracés de Rziha ne constituent pas véritablement le résultat de recherches, de tâtonnements et de découvertes personnelles. Bien que partiels, ils sont authentiques et appartiennent bel et bien au patrimoine de la *Bauhütte*. Il est probable que cette "appropriation", sous couvert d'une recherche archéologique et historique, résulte d'une stratégie de Rziha visant à dissimuler le fait qu'il était membre de cette association⁷ dont les privilèges avaient été supprimés par le Reichstag depuis 1771 (ce qui équivaut dans les faits à une dissolution) mais qui était, ainsi qu'il le note lui-même, encore un peu active vers 1880.

7. Les dernières lignes de l'ouvrage de Rziha sont particulièrement significatives quant à cette probable affiliation à la *Bauhütte*. Parlant de la nécessité à laquelle répond son travail, il dit : « Je pense enfin, qu'en tant que membre d'une association de constructeurs, j'aurai accompli un devoir pieux envers ceux de nos prédécesseurs qui ont préservé l'art de bâtir au cours des temps difficile du Moyen-Âge et que nous devons honorer pour leurs créations dignes d'admiration ! Du temps où la *Bauhütte* germanique connaissait son apogée, celui de la construction des cathédrales gothiques dont la splendeur nous pousse à les restaurer pour les générations futures, le cœur de la confrérie des pieux tailleurs de pierre se trouvait à Strasbourg. Aussi ne saurais-je clore mon travail qu'en reproduisant le sceau de cette loge entre les loges. » Les termes employés manifestent beaucoup plus que la légitime admiration du chercheur. Il s'agit ni plus ni moins d'une dédicace à la *Bauhütte* et d'un *imprimatur* scellé du sceau de la Grande Loge Suprême de Strasbourg ! Rziha joue nettement sur le double sens et, en l'occurrence, l'association de constructeurs dont il se dit membre a fort peu de chances d'être celle des ingénieurs de sa promotion...

Par ailleurs, si les études de Rziha ont pour objet principal de mettre en évidence l'inscription de la marque personnelle du Compagnon tailleur de pierre dans les réseaux fondamentaux, la géométrie de ceux-ci avait déjà fait l'objet de publications.

La plus ancienne de ces publications est celle, en 1486, d'"un livret de la rectitude des pinacles" par Matthias Roriczer⁸, maître-maçon et architecte de la cathédrale de Ratisbonne. Il y est succinctement dévoilé quelques aspects du tracé *ad quadratum* appliqués à la construction d'un pinacle, élément d'architecture qui semble avoir été le chef-d'œuvre type des tailleurs de pierre de cette époque.

Un autre opuscule paraît peu de temps après (vers 1488) sur le même sujet, précisant certains points jugés obscurs de l'opuscule de Roriczer. Il est dû à un orfèvre, Hans Schmuttermayer⁹. L'emploi de tels tracés est parfaitement attesté par de nombreux dessins et documents d'architecture¹⁰ des XV^e et XVI^e siècles et l'on peut légitimement supposer qu'ils étaient connus et employés en Allemagne dès le XIII^e. De même que de nombreux artistes/artisans de son époque, Albrecht Dürer en connaissait l'existence et il y fait référence à plusieurs reprises et avec beaucoup de respect dans ses *Instructions pour la mesure à la règle et au compas*.¹¹

Sur la base de cette documentation ainsi que d'une abondante collection de dessins et de maquettes prove-

8. Matthias Roriczer, *Büchlein von der Fialen Gerechtigkeit* (Livret de la rectitude des pinacles), Ratisbonne, 1486. Cf. le tracé du pinacle et l'analyse du procédé in Roland Recht, *Le dessin d'architecture, origine et fonctions*, éd. Adam Biro, Paris, 1995, pp. 91-95 et p. 113. Une "traduction" partielle a été publiée dans l'ouvrage de Friedrich Hoffstadt, cité plus loin.

9. Cf. Roland Recht, *op. cit.*, pp. 104-105.

10. Cf. Roland Recht, *op. cit.* L'on possède des plans où apparaissent encore les traces du dessin du réseau fondamental.

11. Cf. l'excellente traduction et les analyses de Jeanne Peiffer dans : Albrecht Dürer, *Géométrie*, éd. du Seuil, Paris, 1995.

nant de loges de la *Bauhütte*, l'architecte Friedrich Hoffstadt publia au début des années 1840 un copieux ouvrage, traduit en français en 1854 sous le titre explicite de: *Les principes du style gothique exposés d'après des documents authentiques du Moyen-Âge, à l'usage des ouvriers et des artistes*. C'est un ouvrage-phare du style néo-gothique. De même que pour Rziha¹², certains indices laissent à penser que Hoffstadt n'était pas simplement un curieux d'archéologie et était lui-même membre de la *Bauhütte*.

Un examen même superficiel de toutes ces données montre que l'on est face à un corpus géométrique parfaitement homogène, essentiellement fondé sur deux modalités de "réseau fondamental" : *ad triangulum* (à base hexagonale) et *ad quadratum* (à base octogonale). D'autres procédés géométriques sont quelquefois abordés, telle la construction du pentagone ou celle de l'heptagone, mais occupent une place secondaire et, semble-t-il, essentiellement pratique.

Sur le plan pratique, l'objectif de ces réseaux est double : d'une part, fournir un "réticulage" du plan ; d'autre part, faciliter le passage harmonieux du plan à l'élévation. Accessoirement, le système permet également de faciliter les opérations de stéréotomie, c'est-à-dire le traçage en vraie grandeur de toutes les parties de l'œuvre en vue de leur exécution dans la pierre.

Si la dimension secrète de ce corpus géométrique est donc en réalité relative, il ne fait cependant aucun doute que, avant la fin du XV^e siècle, elle était réelle.¹³ De plus, il est important de noter que, outre son aspect véritable-

12. Il est d'ailleurs curieux de noter que Rziha ne cite pas Hoffstadt, lors même que deux figures illustrant ses « Études » (p. 26 de l'éd. française) proviennent directement ou indirectement de son livre, célèbre à l'époque et qu'il pouvait difficilement ignorer.

13. Plusieurs articles des règlements de la *Bauhütte* concernent l'obligation de ne pas révéler aux profanes les connaissances relatives à la taille de la pierre, tout particulièrement les tracés (cf. Rziha, *op. cit.*).

ment "fondamental" du point de vue de la pratique architecturale et nonobstant le caractère souvent ostentatoire du vocabulaire de l'époque, les expressions servant à le désigner font preuve du caractère "supérieur" de cette pratique, telle «le plus noble et le plus juste fondement de la taille de la pierre».

Il est par ailleurs à souligner, concernant la question de l'ésotérisme, que cette géométrie particulière jouait un rôle important dans les rites de la *Bauhütte*. Ainsi, à son arrivée dans une Loge où il n'était pas connu, le Compagnon itinérant devait-il "placer sa marque d'honneur", c'est-à-dire être capable de tracer et d'expliquer sa marque selon le réseau fondamental, ou encore se positionner parmi les autres Compagnons selon telle ou telle modalité des réseaux. Si ces pratiques rituelles possèdent un indéniable caractère mnémotechnique¹⁴, il n'en demeure pas moins que le fait est remarquable et forme l'indice de la considération dont jouissait le réseau fondamental au sein de la *Bauhütte* et de l'existence d'un symbolisme s'y rattachant.

Rziha expose très brièvement, au sujet des marques, quelques interprétations symboliques de figures géométriques¹⁵ : le cercle symbolise la perfection divine et le caractère fermé de la fraternité des tailleurs de pierre, le trait horizontal symbolise le monde et la balance (niveau), le triangle symbolise la Sainte Trinité et le compas, etc. Mais il ne fait aucun commentaire en ce qui concerne l'ésotérisme du réseau lui-même.

La Collection Byrom

L'existence d'une géométrie de mêmes nature et caractère au sein des fraternités de Compagnons tailleurs de pierre

14. Il s'agit en fait de pratiques qui relèvent davantage de l'*Ars memorandi* - dont on ne saisit pas vraiment à l'heure actuelle toute l'importance dans la symbolique et le rituel - que de la mnémotechnie au sens strictement pratique.

15. Cf. Rziha, *op. cit.*, p. 64.

d'autres contrées reste à démontrer sur le plan scientifique¹⁶.

Nonobstant ce que peuvent véhiculer les organisations compagnonniques actuellement existantes - qui, pour la très grande majorité, ont su préserver le caractère secret de leurs rites et symboles -, la documentation les concernant est rare, pour ne pas dire quasi inexistante. Si quelques figures du "carnet" de Villard de Honnecourt renvoient implicitement à certaines modalités du réseau *ad quadratum*, cela n'est cependant pas nettement significatif quant à sa connaissance d'un corpus analogue à celui de la *Bauhütte* ¹⁷.

L'importance accordée à la géométrie dans la Franc-Maçonnerie forme également l'indice de l'existence, à l'époque opérative de cet ordre, d'un ésotérisme fondé en grande partie sur le cinquième Art libéral, mais, dans les rites et symboles spéculatifs en usage depuis le XVIII^e siècle, il ne subsiste toutefois pas d'exemple d'un réseau comparable à ceux de la *Bauhütte* ¹⁸.

Une découverte récente fournit cependant un témoignage intéressant de l'existence d'une telle méthode chez les maçons opératifs et pré-spéculatifs britanniques.¹⁹ Il s'a-

16. Il est possible aux membres de telle ou telle organisation compagnonnique de savoir de quoi il retourne et, éventuellement, d'en reconnaître ou d'en affirmer l'existence, mais le respect du serment fraternel rend impossible la fourniture de preuves documentaires.

17. Cf. la préface de Roland Bechmann à l'édition française de Rziha, *op. cit.*

18. Il est cependant à noter que la figure de la planche à tracer des Maîtres, donnée comme étant la clef de l'écriture secrète des Maçons, est en réalité un tracé "fondamental". Mais ce tracé est principalement relatif à l'implantation d'un bâtiment sur le terrain et à sa vérification par les diagonales, processus qui se rencontre à nouveau lors de la cérémonie de consécration des églises, et non à la conception du Plan. Néanmoins, il est également permis d'y voir le schéma du Plan fondamental de la Jérusalem Céleste.

19. Les éléments concernant la géométrie dans les "révélation" de Clement Stretton n'apportent rien de véritablement capital sur la question, bien que la distinction nettement faite entre *arch* et *square* (ce qui est relatif au compas/triangle/cercle ou à l'équerre/carré) prêche en

Il s'agit d'une collection de dessins réunis par l'un des premiers Maçons spéculatifs, John Byrom (1691-1763).²⁰ Ces dessins datent principalement du début du XVII^e siècle. Cette collection est particulièrement intéressante puisque certains d'entre eux présentent des tracés comparables dans leur principe aux réseaux de la *Bauhütte* et que nombreux font preuve d'un profond intérêt pour des domaines que l'on croyait propres aux spéculatifs, telle, par exemple, la kabbale chrétienne. Il ne s'agit certainement pas de dessins provenant de simples tailleurs de pierre mais plutôt d'architectes sachant que, à cette époque, cette profession n'est pas encore systématiquement coupée de ses racines opératives.

Il n'est pas à exclure que d'autres découvertes documentaires, tant au Royaume-Uni que sur le continent, interviennent et puissent nous éclairer sur la question de la géométrie "secrète" laquelle concerne plus généralement le problème des filiations opératives et de leur éventuelle (mais incertaine!) origine commune. En fait, il est à souligner que les recherches sur ces questions n'ont pas été systématiquement menées dans toutes les directions nécessaires et que, probablement, de nombreux documents d'importance capitale attendent, soigneusement archivés, les chercheurs.²¹

faveur de l'existence et d'une relative authenticité des sources opératives de Stretton.

20. Joy Hancox, *The Byrom Collection ; Renaissance thought, the Royal Society and the building of the Globe Theatre*, éd. Jonathan Cape, Londres, 1992. L'ouvrage n'est pas celui d'une spécialiste des questions maçonniques et hermétiques ; il souffre donc d'approximations mais il contient une bonne iconographie et, surtout, quoiqu'il en déplaise à certains "spécialistes" des questions opératives, il ouvre d'intéressantes perspectives. Il serait cependant important de voir cette collection de 516 dessins intégralement reproduite et étudiée par des personnes compétentes.

21. Voir l'exemple de la découverte récente d'une grande partie des archives des Compagnons Passants tailleurs de pierre d'Avignon... aux Archives Départementales du Vaucluse et dans les réserves du Museon Arlaten (Arles). Une partie de ces documents était noyée dans un ensemble de dossiers relatifs aux confréries religieuses, tandis qu'une au-

Dans le cadre de cette brève étude, nous nous limiterons à explorer la documentation publique concernant la *Bauhütte*. Nous nous efforcerons surtout d'en présenter clairement et simplement les bases graphiques, avant d'aborder, sans autre prétention que de contribuer à mieux la poser, la question de l'ésotérisme.

Les réseaux employés par les Compagnons tailleurs de pierre germaniques procèdent d'un principe graphique unique, simple et qui n'a malgré tout jamais été clairement mis en évidence : *toute opération doit être menée à partir des points et mesures (distances et angles) obtenus précédemment, par le seul recours du compas et de la règle à tracer* ²². Quel que soit le degré de complexification et le type du réseau, toutes ses parties procèdent ainsi, *sans solution de continuité*, d'un acte primordial et d'une mesure unique.

Nous sommes donc face à un système répondant *stricto sensu* à la définition classique de l'Harmonie, ce qui justifie sans conteste la valeur suréminente qui lui est accordée, indépendamment d'autres aspects symboliques ou "secrets".

Précisément, avant d'aborder l'exposé des opérations graphiques élémentaires servant à tracer les modalités les plus courantes du réseau fondamental, il convient de

tre avait été correctement identifiée mais attendait simplement la curiosité des chercheurs. Ces documents ont été publiés et analysés par Laurent Bastard et Jean-Michel Mathonière, *Travail et Honneur ; les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIIIe et XIXe siècles*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1996. Cependant, les documents en question ne contiennent rien sur les tracés, bien que le frontispice du Rôle de 1782 fasse explicitement référence à l'importance de la Géométrie. Nous en profiterons pour signaler au passage que c'est dans ce document que figure, en position dominante, la plus ancienne représentation compagnonnique actuellement connue de l'étoile flamboyante avec la lettre G, un symbole important de la Maçonnerie spéculative qui se réfère indiscutablement à la Géométrie.

22. Ce principe vaut pour d'autres fraternités de tailleurs de pierre que la *Bauhütte*.

signaler qu'une partie essentielle de cette technique a échappé aux divulgations et aux recherches et reste donc aujourd'hui encore secrète. Faute de la décrire, nous nous contenterons de préciser que, sur le plan des opérations graphiques, elle obéit strictement au même principe unique que celui déjà énoncé. Il ne s'agit donc pas d'un procédé géométrique extraordinaire, faisant appel à des notions qui seraient inconnues à la géométrie profane, mais de la perception de quelque chose de simple et en réalité déjà "connu". Pour reprendre le vocabulaire si pertinent de l'Alchimie, ce "Trait"²³ est véritablement un "jeu d'enfant" et "un travail de femme".

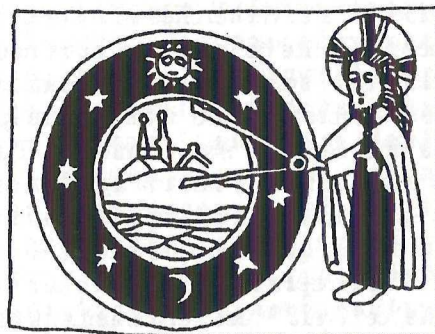
Les opérations graphiques élémentaires

Mais revenons à ce qu'il nous est possible de décrire et analyser.

Les deux modalités du réseau fondamental débutent par le tracé du cercle dans lequel il s'inscrit, *sans jamais en sortir*. C'est en effet le rayon de ce cercle initial qui constitue la mesure par excellence - la "mesure sans mesure" si l'on tient compte du fait que, du point de vue traditionnel, celui qui trace est alors à l'image du Grand Architecte du Ciel et de la Terre œuvrant à la création du Monde et que, par conséquent, le rayon initial ne peut être envisagé comme étant mesurable selon les critères

23. D'après le témoignage offert par le "carnet" de Villard de Honnecourt, le terme "Trait", à l'époque médiévale, désigne tout simplement le dessin. Dans la pratique compagnonnique contemporaine, le terme de "Trait" sert surtout à désigner la géométrie descriptive, c'est-à-dire la technique permettant de tracer tous les détails d'un corps à leur véritable grandeur. Cette discipline où brillent particulièrement les Compagnons charpentiers comporte des astuces (ou "secrets"), c'est-à-dire des raccourcis ou des approximations largement suffisantes pour les fins pratiques auxquelles elles sont appelées à servir. Mais ce terme ou celui de "chiffre" sont également quelquefois employés dans le sens de géométrie "ésotérique". Le cas est donc en fait similaire à celui du vocabulaire de la *Bauhütte* concernant le réseau fondamental. Dans le contexte de notre article et conformément à nos propres sources, nous employons "Trait" pour désigner l'aspect ésotérique des tracés.

qui appartiennent à un plan inférieur.



Le Grand Architecte du Ciel et de la Terre, d'après une figuration médiévale.

Le fait que, sur le plan qui nous intéresse ici, c'est par le cercle que débute nécessairement le tracé n'est pas évident si l'on ne tient compte que de l'usage pratique du réseau fondamental. Face à une nécessité architecturale, il est en effet souvent nécessaire de partir d'une mesure donnée, telle, par exemple, le côté d'un carré. Néanmoins, de nombreux témoignages documentaires illustrent le fait que, quand bien même il n'est d'aucune utilité pratique, le cercle doit, dans la "juste" pratique, enfermer le réseau.²⁴

Après le tracé du cercle initial intervient celui du polygone étoilé de base : hexagone ou octogone.²⁵

24. Il est d'ailleurs à noter que l'ensemble des dessins de Franz Rziha en comporte la figuration, tant dans les planches de marques que dans l'exposé des principes graphiques les régissant, et que l'auteur, pourtant très complet et très précis dans ses explications, n'en justifie à aucun moment la présence inutile. Cette omniprésence du cercle et son absence d'explication constituent l'un des nombreux indices du fait que Rziha n'est jamais que l'exécuteur testamentaire de la *Bauhütte* germanique, c'est-à-dire que son ouvrage n'est pas tant le résultat de recherches et de découvertes personnelles mais celui de connaissances acquises directement auprès des Compagnons tailleurs de pierre connaissances que, face au déclin de leur fraternité, ils ont souhaité préserver de l'oubli.

25. On notera au passage que ces réseaux sont désignés non par le nom du polygone créé mais par celui de la figure géométrique qui en est le "principe" (triangle ou carré).

Dans le cas de l'hexagone (réseau *ad triangulum*), le processus est simple et rapide. En effet, chacun sait depuis l'école primaire que le rayon du cercle divise la circonférence de celui-ci en six parties rigoureusement égales. Le tracé des droites unissant ces points un à un forme l'hexagone ; en les unissant deux à deux l'on obtient une figure étoilée connue en Occident sous le nom de "Sceau de Salomon"²⁶ et qui est omniprésente dans l'emblématique hermétique (voir figure 1).

Dans le cas de l'octogone (réseau *ad quadratum*), il existe un procédé resté secret, fondement de la partie non divulguée dont nous avons signalé l'existence et qui démontre lumineusement le caractère secondaire de celui-ci par rapport au réseau *ad triangulum*. C'est à cette hiérarchie et à cette partie secrète que Ravius²⁷ fait allusion lorsqu'il écrit que « la triangulation est le plus noble fondement des tailleurs de pierre ».

Cette suprématie du triangle équilatéral reste d'ailleurs perceptible dans le processus classique du tracé de l'octogone, processus sortant du cercle et donc moins "noble". Sur la base d'un diamètre quelconque du cercle, il faut tracer sa perpendiculaire au centre. Pour ce faire, la méthode la plus rigoureuse consiste à élever à l'aide du compas, dont on aura modifié l'ouverture, deux arcs de cercles de rayon égal à ce diamètre à partir de chacune de ses extrémités. Les points d'intersections de ces arcs de cercles définissent la perpendiculaire recherchée. Les intersections de celle-ci avec la circonférence du cercle initi-

26. Au Proche-Orient, c'est souvent l'octogone étoilé qui est désigné comme étant le "sceau de Salomon". Il est intéressant de noter également que c'est généralement cette figure qui occupe le centre des *zelliges* (les mosaïques géométriques) et qu'elle porte alors, au Maroc, le nom de "Cœur". Cependant, l'hexagone étoilé est lui aussi fréquemment désigné sous le nom de "sceau de Salomon" et il est, de même que l'octogone étoilé, omniprésent dans l'art traditionnel du judaïsme et de l'Islam (cf. le catalogue de l'exposition, *King Solomons Seal*, qui s'est tenue au *Museum of the History of Jerusalem* en 1996).

27. Auteur d'une traduction allemande de Vitruve au XVI^e siècle, cité par Rziha.

al donnent les sommets manquants du carré fondamental (voir figure 2). On notera que le schéma de cette opération (voir figure 3) forme le fameux et énigmatique quatre de chiffre présent sur de nombreuses marques de maîtrise²⁸ et qu'il s'agit en fait du même tracé que celui servant à définir un triangle équilatéral d'après sa base.

Le passage à l'octogone s'opère en répétant cette opération de la perpendiculaire sur chacun des côtés du carré fondamental (voir figure 4). Ce tracé n'est pas compliqué mais on remarquera qu'il est beaucoup plus long (indirect) que le tracé *ad triangulum*.

Ces figures de base étant obtenues, la complexification du réseau s'opère par la combinaison de deux méthodes simples :

- le rétrécissement,
- la division.

Le rétrécissement

L'on commence par tracer toutes les diagonales unissant les sommets opposés des figures de base. L'intersection de celles-ci avec les droites les unissant deux à deux fournit les points nécessaires à l'inscription d'un polygone étoilé semblable mais proportionnellement "rétréci" (voir figures 5 et 6).

La division

Les côtés des figures de base sont divisés en parties égales: trois et quatre dans le cas du réseau *ad-triangulum*, quatre dans le cas du réseau *ad quadratum*. Cette

28. Cf. *Études sur les marques au quatre de chiffre*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1994. Ce recueil contient la réédition d'une étude de Paul Delalain, *Au sujet du chiffre quatre dans les marques d'imprimeurs et de libraires* (E.O. 1892), la réédition d'une étude de Léon Gruel, *Recherches sur les origines des marques anciennes qui se rencontrent dans l'art et l'industrie du XVe au XIXe siècle par rapport au chiffre quatre* (E.O. 1926), et une étude complémentaire de Jean-Michel Mathonière, *Remarques à propos du Quatre de chiffre et du symbolisme géométrique dans les marques de métiers*.

division doit bien évidemment s'obtenir selon le principe énoncé et non par recours à la règle graduée et au calcul.

Dans le cas du réseau *ad triangulum*, les points servant à la division en quatre sont les mêmes que ceux servant au rétrécissement. Ils sont ici unis un à un, en laissant dépasser les droites jusqu'aux côtés des triangles de la figure première (voir figure 7). Les points nécessaires à la division en trois sont ceux des intersections entre les deux triangles de la figure de base (voir figure 8).

Dans le cas du réseau *ad quadratum*, ce sont les points d'intersection entre les diagonales des carrés premiers et les côtés des carrés rétrécis qui définissent les droites recherchées (voir figure 9).

Superposition et complexification

Le rétrécissement et la division étant tracés et superposés, l'on obtient le réseau fondamental complet (voir figure 10 pour le réseau *ad triangulum*).

Ce réseau peut être employé tel quel ou bien être complexifié et complété, toujours selon le même principe fondamental que nous avons énoncé en préambule. Que ce soit par tracé de cercles, d'arcs de cercles ou de droites (voir, à titre d'exemples "simples", les figures 11 et 12), la complexification du réseau fondamental est en effet nécessaire dans le cadre des utilisations architecturales. C'est d'ailleurs cette complexification qui est à l'origine du fait que, pour un plan d'édifice donné, il est possible à plusieurs chercheurs contemporains de trouver des "tracés harmoniques" différents : aucun n'est totalement faux mais aucun n'est véritablement authentique! Cette remarque est particulièrement appropriée en ce qui concerne l'importance réelle du "Nombre d'Or" dans la question des tracés architecturaux car, procédant d'un rapport simple (la semi-diagonale + le demi-côté du carré), il est quasi inévitable qu'il apparaisse dans un tracé complexe *ad quadratum* lors même qu'il n'y a pas été volontairement introduit par le dessinateur.

Au sujet des aspects symboliques

Si la documentation graphique sur le réseau fondamental est relativement abondante et si l'on sait qu'il jouait un rôle dans les rites de la *Bauhütte*, son symbolisme et sa signification ésotérique ne semblent cependant pas avoir fait l'objet de divulgations précises.

Cette situation relève moins de la volonté de préserver le secret que du fait que la mentalité du milieu considéré est étrangère à cette nécessité analytique et classificatrice - caractéristique de la mentalité moderne. De plus, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, une partie essentielle du Trait n'était pas systématiquement communiquée à tous les tailleurs de pierre et l'on peut même dire qu'elle ne concernait qu'une minorité. Or, comme l'on pouvait s'y attendre, c'est bien évidemment cette partie qui contient de manière relativement "explicite" de fort intéressantes perspectives ésotériques. Mais il s'agit moins d'un corpus d'interprétations que de la méthode d'acquisition d'une autre "vision" des choses. Car si divers éléments rituels et symboliques viennent souligner ou indiquer telle ou telle perspective, il n'existe pas chez les opératifs de "doctrine" - au sens d'exposé discursif et systématique - quant à la signification exacte et intégrale du Trait. Sa nature est telle qu'il contient en lui-même son "mode d'emploi" et c'est donc à l'usage que sa signification exacte se révèle.

C'est là ce qui distingue fondamentalement la véritable "opérativité" des anciens de la "spéculativité" des modernes : rien ne saurait remplacer et traduire en mots la "transformation" réelle qui s'opère, lentement mais sûrement, chez celui qui, chaque jour, d'un geste de plus en plus précis et dénué de calcul, trace puis taille. C'est aussi l'œuvre qui façonne l'ouvrier, c'est-à-dire que, étant employés chaque jour et sans "spéculation", ces tracés dévoilent peu à peu leur lumière, selon les capacités et les nécessités de chacun - car il est inutile de donner à boire à l'âne qui n'a pas soif. L'on conçoit de ce fait pourquoi,

malgré sa simplicité "enfantine", c'est le tracé lui-même qui constitue le "secret".

Ainsi que nous l'avons souligné en préambule de l'exposé des opérations graphiques élémentaires, le tracé du réseau fondamental situe celui qui l'exécute "justement" *ab initio*, c'est-à-dire qu'il reproduit les gestes du Grand Architecte créant le Ciel et la Terre. Cette analogie, si l'on se réfère à ce qui vient d'être noté, est beaucoup plus qu'intéressante ou conforme avec ce que l'on peut théoriquement comprendre de l'Art traditionnel : elle est pour l'initié une réalité pleine et entière - ou, plus exactement, potentiellement telle.

Nous avons souligné que le principe sur lequel repose le réseau fondamental est celui de l'Harmonie entre les parties et l'ensemble. Tout l'ésotérisme des Compagnons tailleurs de pierre repose en fait sur le constat de cette Divine perpendiculaire unissant intimement et sans solution de continuité l'initié au Grand Architecte.

Une chanson, concernant les Compagnons Passants tailleurs de pierre français, illustre à merveille cette proximité; il y est dit que «leur Devoir est bien mystérieux pour que, sitôt morts, ils montent droit aux Cieux». Ce qui pourrait passer pour de l'orgueil n'est en fait que le simple et objectif constat qu'il existe là une véritable échelle de Jacob et que le chemin du "retour" est tout tracé pour celui qui connaît parfaitement celui de la "descente".

Quant au «plus noble et le plus juste fondement de la taille de la pierre» - cette pierre brute sur laquelle est posée l'échelle et qui, correctement taillée, est la pierre de fondement du retour - un dicton, provenant de la *Bauhütte*, dit, en forme de "rappel" qui n'est pas seulement d'ordre mnémotechnique:

«Un point qui va dans le cercle,
Qui est dans le carré et le triangle:
Connais-tu le point, alors tout est bien;
Ne le connais-tu pas, alors tout est vain.»²⁹

Bien évidemment, ce point désigne le centre par excellence, celui qui *génère* le cercle, le carré et le triangle, et non - bien que, d'un certain point de vue, ce soit le même - un centre quelconque, celui qu'il est possible de *calculer* après coup pour tel cercle, carré ou triangle. C'est, pour celui qui trace et qui taille, le point d'intersection entre le plan horizontal (le Monde manifesté) et la (Divine) perpendiculaire, la rose au centre de la croix, le lieu de son propre cœur où est planté la pointe du compas. Tel le Graal, ce centre génère à profusion; il est manifesté (puisque manifestant), puis caché, puis, par les voyages - c'est-à-dire la définition du périmètre et de ses diagonales - révélé. Il est véritablement l'Alpha et l'Oméga.

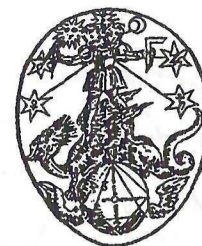
Pour l'opératif, le but est donc de réaliser par le tracé (le compas) et par le travail (l'équerre) l'union parfaite entre le Ciel et la Terre, la juste mesure (la règle).

Une célèbre gravure du «Traité de l'Azoth» attribué à Basile Valentin en fournit une illustration provenant d'ailleurs probablement des Compagnons tailleurs de pierre³⁰. Dans l'ove³¹ et encadré par les sept planètes se tient le *Rebis* terrassant le chaos (la première matière), symbolisé par le dragon enserrant partiellement le microcosme. Ce dernier est figuré par un cercle ailé contenant une croix, un carré et un triangle équilatéral - c'est-à-dire les principes des réseaux fondamentaux *ad triangulum* et *ad quadratum*. Le *Rebis* est un personnage mi-homme mi-femme et il tient deux³² des instruments formant l'emblème de l'Art Royal, le compas et l'équerre.

29. Cf. Rziha, *op. cit.*, p. 56. Matila Ghyka, *op. cit.*, donne une version légèrement différente qui insiste nettement sur l'aspect sotériologique du Trait : « Un point qui se place dans le cercle, qui se trouve dans le carré et dans le triangle : si vous trouvez le point, vous êtes sauvés, tirés de peine, angoisse, danger » (vol. 1, p. 72).

30. Cette figure contient en effet un détail renvoyant explicitement à la partie non divulguée du Trait à laquelle nous avons fait allusion.

31. Le tracé exact de l'ove fait bien évidemment appel au juste fondement. Là encore, l'importance du triangle équilatéral est considérable. Il est à noter qu'il s'agit ici de l'ove inversée, c'est-à-dire, tel l'œuf de Christophe Colomb, posée sur la pointe.



Le Rebis

Pour conclure ces brefs aperçus, nous ajouterons que, ainsi que Grandidier³³ et Rziha l'indiquent discrètement, les aspects rituels et symboliques qui encadrent cet élément "central" qu'est le «plus noble et le plus juste fondement de la taille de la pierre» des Compagnons tailleurs de pierre de la *Bauhütte* sont en définitive assez proches de ceux que véhiculent aujourd'hui encore les Maçons spéculatifs. Ce qui a été "perdu" n'est pas tant une "parole" que le Verbe... sachant que, précisément, celui-ci est *Architecte*.

Jean-Michel Mathonière

32. Le troisième instrument est la règle, "perdue" pour ce qui est de l'emblème de l'Ordre mais qui figure encore dans la symbolique maçonnique, en particulier au degré de Compagnon - l'Apprenti se présentant pour l'augmentation de salaire avec cet instrument... qu'il n'a jamais vu. L'emblème en question - compas, règle et équerre entrecroisés - est commun à la Maçonnerie et à la majeure partie des Compagnonnages continentaux.

33. Abbé Grandidier, *Essai historique et topographique sur la cathédrale de Strasbourg*, Strasbourg, 1782. Quelques pages, sous la forme d'une curieuse "planche" intitulée « Esquisse du travail d'un profane », traitent de la *Bauhütte*. Il s'agit de la première publication sur la question en langue française. L'auteur avait en main les archives de la Grande Loge Suprême de Strasbourg (ce qui indique qu'il était probablement le chapelain de celle-ci), "disparues" depuis - mais après être passées entre les mains de divers architectes et érudits allemands du XIXe siècle, dont Sulpice Boisserée, l'architecte qui acheva, sur la base des tracés anciens, la construction de la cathédrale de Cologne. Grandidier voit dans la *Bauhütte* l'origine de la Maçonnerie spéculative, point de vue qui est bien évidemment critiquable mais certainement pas, comme le font les modernes, à rejeter purement et simplement. Les quelques points qu'il dévoile prêchent effectivement en faveur de l'existence d'un substrat commun aux deux organisations.

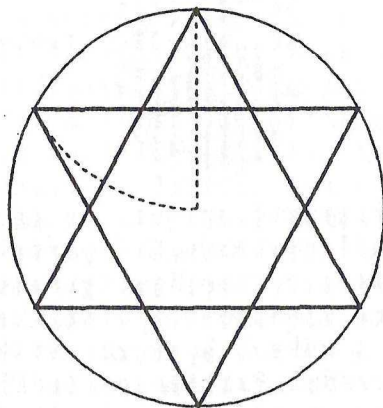


Figure 1

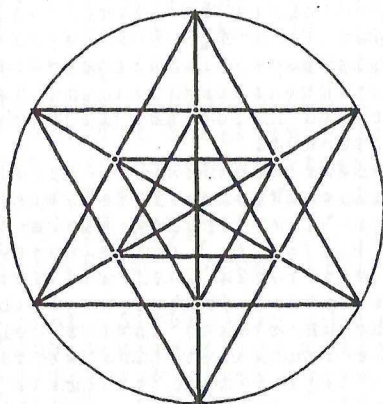


Figure 5

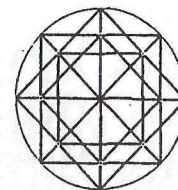


Figure 6

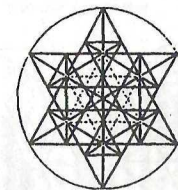


Figure 7

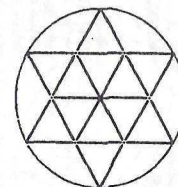


Figure 8

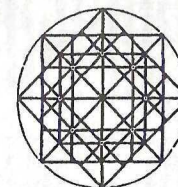


Figure 9

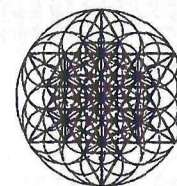


Figure 11

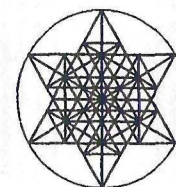


Figure 10

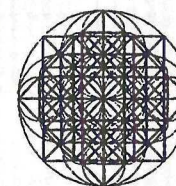


Figure 12

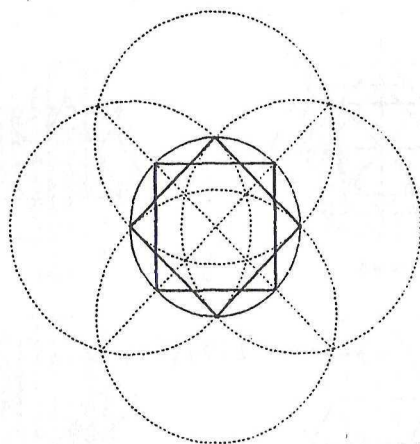


Figure 4

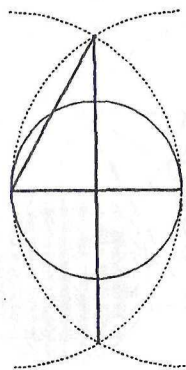


Figure 3

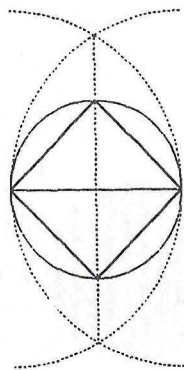
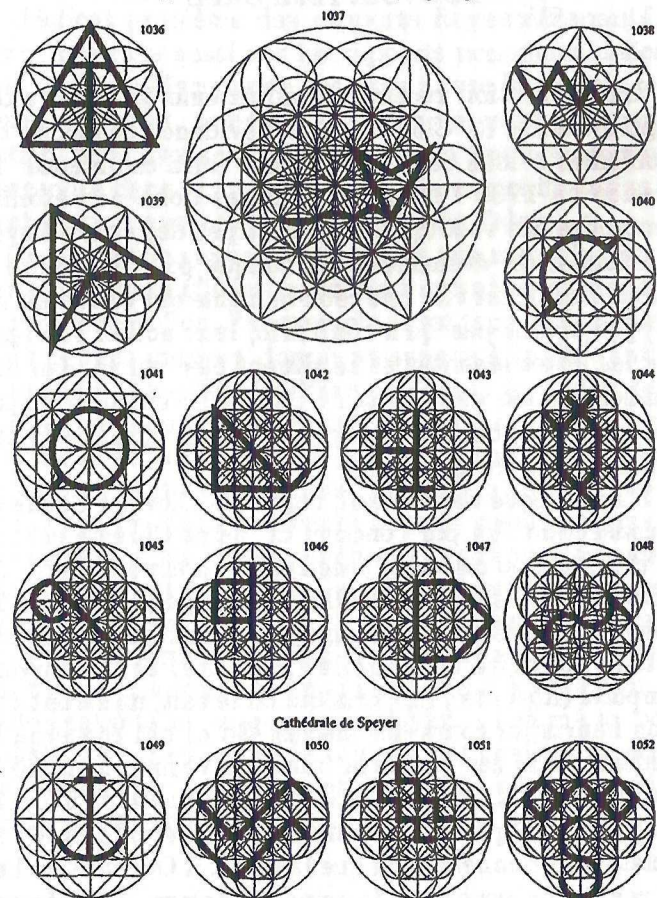


Figure 2

MARQUES LAPIDAIRES DE COMPAGNONS DE L'ÉPOQUE ROMANE

Planche 1 (pl. 61 de Rzhis)

Tour appelée Tour des Markomanes à Zvikov (Klingenberg) en Bohême



Cathédrale de Speyer

A PROPOS DU QUINZIÈME CENTENAIRE DU BAPTÈME DE CLOVIS : FRANC-MAÇONNERIE ET POUVOIR TEMPOREL

La célébration récente du quinzième centenaire du baptême/sacre de Clovis pose à l'évidence beaucoup de problèmes à tous ceux qui veulent faire commencer la France en 1789 ! Nous ne sommes donc pas étonné d'entendre des voix (quand ce n'est pas des cris) s'élever et attaquer cet événement symbolique pour le réduire à néant. Tant il est vrai que ceux-là même qui vocifèrent ne s'aperçoivent pas qu'à contrario, leur action souligne que les luttes essentielles se situent bien sur le plan des symboles d'une méta-histoire. Au fond, l'enjeu principal de ces luttes est claire, il s'agit de faire disparaître de nos sociétés toute trace de sacré.

L'archevêque Saint Remi, baptisant Clovis à Reims et le consacrant Roi par l'onction du Saint Chrême envoyé du ciel par une colombe, pose bien la première pierre de cette royauté sacrée qui allait durer pendant près de treize siècles. Cet acte inaugurerait de nouveaux rapports entre l'Autorité spirituelle (Papauté) et le Pouvoir temporel (Royauté), rapports qui on le sait, ne seront pas sans heurts au cours des siècles. En ce qui concerne le fondement de ces rapports nous renvoyons bien sûr à l'ouvrage de R. Guénon *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*. L'apparente simplicité hiérarchique d'une société traditionnelle telle que la décrit R. Guénon¹ cache en réalité un problème doctrinal complexe, précisément en ce qui concerne la royauté sacrée. Le Baptême/Sacre

1. Comparable à la description de Saint-Yves d'Alveydre dans *Mission des juifs*.

de Clovis résume symboliquement les données du problème : c'est le prêtre Remi qui donne l'onction au roi Clovis, mais le chrême est apporté du ciel par la colombe, image comme on le sait de l'Esprit Saint. Il y a donc tout à la fois, intervention directe du ciel et médiation du sacerdoce.

Mais ce Baptême/Sacre de Clovis ne pose pas seulement le délicat problème des rapports Royauté/Papauté, il nous interroge aussi sur les rapports non moins délicats que la Franc-Maçonnerie entretient avec le pouvoir temporel. En effet, toujours à propos de cette commémoration, nous avons vu une partie de la Franc-Maçonnerie descendre dans la rue et organiser une manifestation de protestation pour célébrer la victoire de Valmy.

Or, c'est ici le moment de rectifier, une nouvelle fois, un certain nombre d'idées fausses qui envahissent les loges encore aujourd'hui. Par exemple, il est faux de dire que la Franc-Maçonnerie a donné naissance à la Révolution française². En effet, les Francs-Maçons étaient à cette époque en majorité légitimistes et de plus, au XVIII^e siècle, les loges ne pouvaient être un "laboratoire" d'idées, comme on le dit quelquefois, puisqu'il n'y avait pas de "planches" et pas de discours hormis les allocutions de bienvenue et les éloges funèbres, les frères s'adonnant essentiellement au rituel. On sait que cette idée reçue a trouvé sa source principale dans un ouvrage du P. Augustin Barruel, jésuite réfugié à Londres sous la Révolution.³ En réalité, ces frères qui manifestèrent à Valmy sont les représentants de ce que Jean Baylot a nommé la "voie substituée", c'est-à-dire le courant rationaliste et athée qui se dit issu des philosophes des "Lumières" et qui se substitua au sein de la Maçonnerie à la voie opérative

2. Allec Mellor, *Quand les Francs-Maçons étaient légitimistes*, Dervy Livres, 1986.

3. Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 1779.

traditionnelle issue des Fraternités du Moyen Âge⁴. Une éclatante victoire de ce courant se situe en 1877 lors d'un convent du Grand Orient lorsque celui-ci supprima de ses règlements et travaux, la référence au Grand Architecte de l'Univers⁵. Dès lors, les choses allaient en s'accéléralant pour aboutir un peu plus tard à la préparation de toute la législation anticléricale de la III^e République qui, à la fin du XIX^e siècle, devait fixer durablement dans l'opinion le portrait du Franc-Maçon athée, libre penseur, anticléric et républicain. Mais ne doutons pas qu'il existe un autre Maçon, plus près des oeuvres traditionnelles de l'Ordre. Laissons maintenant la "voie substituée" pour examiner les rapports de la Franc-Maçonnerie avec la Royauté sous un angle symbolique et traditionnel. Tout d'abord que peut-on penser de l'expression d'"Art Royal" qui s'attache à la pratique maçonnique? Le premier sens de cette expression est synonyme de "Grand Oeuvre" et se rattache donc à l'Hermétisme. De fait, le Cabinet de Réflexion, la purification par les quatre éléments et la signification de l'acrostiche V.I.T.R.I.O.L., développent bien ce sens. L'initié se voit proposer comme but, sa transformation alchimique au sein du Temple. Rappelons qu'il s'agit là des "petits mystères". Dans un autre sens, "L'Art Royal" peut être entendu comme étant "l'Art du Roi". Or, si l'on se réfère à R. Guénon qui cite Dante (*Monarchia*), le rôle imparti à l'Empereur ou au Roi est de conduire son peuple au Paradis terrestre, c'est-à-dire à la perfection de l'état humain qui est aussi la restauration de l'état primordial⁶.

4. P. Naudon, *Les origines religieuses et corporatives de la Franc-Maçonnerie*, Dervy Livres, 1991.

5. En 1910, trente années plus tard, le Grand Orient ira plus loin, puisqu'il interdira à la Loge le "Centre des Amis" d'utiliser cette formule dans ses rituels, la jugeant "vide de sens". Ceci entraînera la fondation en 1913 d'une nouvelle obédience la G.L.N.F.

6. Le Souverain Pontife préside pour sa part aux "grands mystères" qui concernent le "Paradis céleste", c'est-à-dire la réalisation des états supra-humains, reliés à l'état humain par la fonction pontificale.

Il y a bien identité de but dans les deux acceptions du terme "Art Royal". Cet "Art Royal" s'il est imputé au Roi Salomon est aussi l'art de construire le temple pour abriter la présence du Seigneur. On sait que c'est un symbole essentiel dans les Trois premiers grades de la Franc-Maçonnerie. Il est très remarquable de plus, qu'au R.E.A.A., nombreux sont les degrés où le Vénérable Maître est assimilé à une figure royale⁷. Plus encore, si l'on considère les Anciens Devoirs de la Maçonnerie opérative et plus particulièrement le *Regius* (1390) et le *Cook* (1400), nous y trouvons que le clerc Euclide enseignant l'art de la Maçonnerie aux fils des nobles du pays, ce qui tendrait à rattacher primitivement le Maçon au "Kshatriyas"⁸ plutôt qu'aux artisans. Nous y trouvons aussi un certain Roi Athelstan, roi et maçon, dont le nom pourrait signifier "Plus vieille Pierre" (Adel-Ston)⁹ qui indique on ne peut plus clairement, sur quel type de "Pierre fondamentale" est bâti l'édifice de la Franc-Maçonnerie.

Enfin, si l'on quitte un instant le roi, pour réfléchir à son royaume, il convient alors d'examiner l'idée d'universalité contenue dans l'expression "Franc-Maçonnerie Universelle". En effet, cette idée va nous conduire tout droit à la notion de Saint Empire, qui est bien au coeur de la Franc-Maçonnerie de Rite Ecossais Ancien et Accepté et qui exprime au plus haut niveau ses rapports avec le pouvoir temporel. Bien sûr l'universalité

7. Si l'on se fonde sur le *Tuileur de Vuillaume*, le Vénérable Maître représente le Roi Salomon aux 4^e, 6^e, 8^e, 9^e, 11^e, 14^e degré, le roi de Perse aux 15^e et au 20^e, le Roi de Jérusalem au 16^e, le Roi de Prusse aux 21, 30, 32, 33^e degré.

8. Kshatriya est le terme hindou qui désigne la caste des guerriers, au sein de laquelle se recrutait le roi.

9. P. Négrier, *Textes fondateurs de la Tradition Maçonnique*, Grasset, 1995, n.2, p. 53. Contrairement à l'auteur nous ne pensons pas qu'il faille voir dans cette pierre, des "dolmens" et des "menhirs", mais bien la pierre fondamentale symbolique, la Eben Shetiyyah des juifs, cf. R. Désaguiers, *Les Pierres de la Franc-Maçonnerie*, Dervy, 1995.

implique que la Franc-Maçonnerie doit s'étendre sur toute la surface du globe que son Temple se développe dans les six directions de l'espace, que ses frères forment une grande chaîne d'union. Tout cela est vrai. Mais, il y a plus¹⁰. Depuis le début de l'humanité, il y eut des tentatives d'instaurer sur Terre un royaume "idéal" qui soit le reflet du royaume céleste. Ceci constitue l'idée même du Saint-Empire. Pour trouver des jalons dans l'histoire récente, disons qu'il s'agit chez les grecs du royaume d'Alexandre, chez les romains de l'empire de César, chez nous de celui de Charlemagne¹¹, ou encore, en islam, du *khalifat*.

Or, il se trouve que pendant les années qui précédèrent l'abolition du dernier St Empire germanique (qui fut détruit par Napoléon en 1806), des groupements maçonniques ont pris des Titres tels que celui de "Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident ; grande et souveraine Loge de St Jean de Jérusalem". On admet que celui-ci fut à l'origine du Rite de Perfection en vingt cinq grades d'où procède le Rite Ecossais en trente trois degrés. A cette même époque le frère Etienne Morin, muni d'une "patente", partit pour les Etats-Unis d'Amérique, où fut fondé le premier "Suprême Conseil du Rite Ecossais" qui dans chaque pays donnera naissance à un organisme nommé : "Suprême Conseil du Saint Empire".

10. D. Roman, *Réflexions d'un chrétien sur la Franc-Maçonnerie*, p.261, «Note additionnelle sur le Saint-Empire», Editions Traditionnelles, 1995.

11. Il serait intéressant aussi d'approfondir le projet des "Chevaliers du Temple" au 12e et 13e siècle qui semble bien être dès le début de nature synarchique, c'est-à-dire d'un empire universel fondé sur Jérusalem, et qui se situe d'emblée au-dessus des monarchies européennes. C'est sans doute surtout là qu'il faut chercher l'origine du conflit du Temple avec Philippe le Bel et la Papauté. En effet, nous constatons que ce n'est que lorsque Jérusalem est définitivement perdue que l'on peut s'attaquer au Temple et à son grand Maître. Notons par ailleurs, l'expression finale de la prière des chrétiens le "Notre Père": "Car c'est à toi qu'appartiennent, le Règne, la Puissance et la Gloire". Le Christ d'ailleurs est fréquemment représenté avec dans la main le globe du Monde.

C'est donc vers cette époque que la Franc-Maçonnerie recueille l'héritage spirituel du St Empire¹², c'est-à-dire l'essence même d'un royaume universel qui sur Terre est le reflet de celui qui est au ciel. Dans une étude remarquable¹³, Michel Vâlsan montra combien les Hauts grades de l'Ecossisme et leurs symboles se rattachent au Centre Suprême tel que l'a évoqué René Guénon pour la première fois en Occident. On sait que cette notion traditionnelle de Centre appartient aussi à la Tradition indienne et à la Tradition islamique. Au sommet de ce Centre, ainsi que l'a exposé R. Guénon dans *Le Roi du Monde* se trouvent les trois fonctions suprêmes, celle du *Brahatma* et de ses deux accesseurs le *Mahatma* et le *Mahanga*. A ce sujet Michel Vâlsan écrivait : «Ce ternaire de fonctions a sa correspondance dans la hiérarchie supérieure de tout centre spirituel d'une tradition particulière». Et il mettait formellement en relation les Trois derniers grades du Rite Ecossais avec les trois chefs de l'Agartha. Ainsi le symbolisme d'ensemble du 31^e degré est de caractère "judiciaire", celui du 32^e de caractère "militaire" et celui du 33^e de caractère "monarchique" ce qui est à mettre en rapport avec les titres respectifs de Inquisiteur, Prince, et Souverain¹⁴. Il s'agit là pour lui, d'une emblématique du Saint Empire. Commentant l'emblème de l'Ordre, c'est-à-dire l'Aigle Bicéphale, portant une couronne, tenant dans ses serres une épée, avec la devise : *Deus meumque jus*, il attribue la couronne à la "monarchie", l'épée au "militaire" et en raison de la mention du "Droit", la Devise *Deus mumque jus* au "judiciaire".

12. Tout au moins "officiellement" car selon nous cette idée d'Empire Universel ne pouvait être que déjà contenue dans l'héritage templier.

13. «Les derniers Hauts Grades de l'Ecossisme et la réalisation descendante», *Etudes Traditionnelles*, n°308, 309, 310, 1953.

14. Les titres précis sont 31^e : Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur. 32^e : Sublime Prince du Royal Secret. 33^e : Souverain Grand Inspecteur général.

En ce qui concerne le symbolisme du Centre et ses rapports avec la Franc-Maçonnerie, signalons que les Maîtres se réunissent dans la chambre du Milieu, que dans les rituels il est dit qu'ils doivent se tenir au "Cetre du Cercle, que dans la loge *"L'axis Mundi"* est figuré par un fil à plomb qui pend symboliquement de l'Etoile Polaire. Il est remarquable par ailleurs, que le temple édifié par Salomon, dont le nom *Shlomoh* signifie "le Pacifique", soit situé à Jérusalem, image visible de la véritable "Salem", dont le nom signifie "Paix". Il faut ici rappeler que dans l'Ancien Testament, Melchisedec, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut (*El-Elion*) est en premier lieu d'après la signification de son nom, roi de "justice" et ensuite roi de Salem, c'est-à-dire roi de "Paix". Or la "Justice" et la "Paix" sont précisément les attributs du Roi du Monde¹⁵. A la fin des Travaux de Loge, le Vénérable Maître ferme celle-ci en affirmant : "Que la paix règne sur la Terre". N'est-ce donc pas dans cette profonde acception qu'il faut l'entendre, dépassant le simple souhait profane ? Ce point permet de vérifier la conformité de la Maçonnerie avec la Tradition Primordiale. Mais allons plus loin ! Au 33^e degré dans le rituel de clôture¹⁶, le Président, "très puissant souverain grand Commandeur" invoque la bénédiction d'Hénoch, ce qui permettait à Michel Vâlsan d'affirmer : «on constate ainsi que l'autorité spirituelle qui préside aux Travaux du Suprême Conseil Ecossais est le même prophète vivant que l'Islam appelle Idris» ; or celui-ci, identifié aussi à Hermès, siégeant au Ciel du Soleil, est considéré dans cette tradition comme étant le Pôle initiatique du monde. Tout ceci tend à prouver que, loin d'être un syncretisme dû au hasard, la Maçonnerie Ecossaise et ses trente-trois degrés, constitue une tradition complète, tant sur le plan cosmologique que sur le plan métaphysique.

15. R. Guénon, *le Roi du Monde*, Gallimard, 1985, p.49.

16. P. Naudon, *Histoire, Rituel et Tuileur des Hauts Grades Maçonniques*, Dervy, 1993, p.453.

Ses origines mystérieuses et compliquées n'en sont peut être que plus providentielles. Bien sûr, nous ne prétendons pas que l'Ordre soit totalement conscient de son trésor ou même que les frères du 33^e degré sont tous des initiés parvenus en haut de la Réalisation. Mais il est nécessaire d'identifier les potentialités et virtualités de cette Tradition, car c'est seulement à ce prix que le sens eschatologique de l'ordre Maçonnique peut être sauvegardé, donnant ainsi un sens particulier aux "Loges de St Jean". Que l'on se souvienne, ici, des paroles du Christ en réponse à Pierre¹⁷ : «Quand il le vit Pierre dit à Jésus : Et lui Seigneur, qui lui arrivera-t-il ? Jésus lui répondit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce je vienne, que t'importe ? Toi suis moi».

Philippe Parois

17. Evangile de Jean (21 : 22). D. Roman a signalé l'importance de ces versets dans son étude «Les cinq "rencontres" de Pierre et de Jean», *op.cit.*, p. 257.

KHWAJA KHADIR ET LA FONTAINE DE VIE DANS LA TRADITION DES ARTS PERSAN ET MONGOL*

Dans l'Inde, le saint, le prophète ou la divinité désigné par les noms de *Khwāja Khizr* (*Khadhir*), *Pīr Badar* et *Rājā Kidār* (en arabe, *Seyidnā al-Khadhir*) fait l'objet d'un culte populaire encore existant et qui est commun aux Musulmans et aux Hindous. Son principal sanctuaire est situé sur l'Indus, près de Bakhar; il y est révééré par des personnes appartenant aux deux traditions; c'est à peine, cependant, si son culte est moins répandu dans le Bihar et le Bengale. Dans le rituel hindou on allume des lumières et on offre, près d'une fontaine, de la nourriture à des brâhmanes. Dans le culte musulman comme dans l'hindou, on lance sur un étang ou sur une rivière un petit bateau qui porte une lampe allumée. Dans l'iconographie, *Khwāja Khizr* est représenté comme un homme âgé, ayant l'apparence d'un *faqīr*, habillé entièrement en vert¹ et accompagné d'un poisson qui lui sert de «véhicu-

*Ananda Kentish Coomaraswamy publia d'abord cet article en anglais dans *Ars Islamica*, I, 1934 (Ann Arbor, Mich.). La traduction française que nous présentons ici est celle d'André Préau, parue dans la revue *Etudes Traditionnelles* numéro 43 de 1938, avec quelques notes supplémentaires (bis). Dans la correspondance échangée entre l'auteur et René Guénon il est plusieurs fois fait mention de cette étude. En fait, A.K.Coomaraswamy avait demandé à Guénon de rédiger un article sur *al-Khidhr*, mais Guénon a décliné cette offre en précisant que "ce sujet le touchait de trop près". Par contre, il s'est proposé pour apporter les corrections nécessaires si Ananda Coomaraswamy voulait bien le rédiger lui-même. Cet article sera publié prochainement à l'Age d'Homme dans un recueil intitulé *Qu'est-ce que la civilisation ?* (N.de X.Mignon).

1. En conformité avec la signification de son nom, qui est dérivé de *akhḍhar*, «vert».

le» et avec lequel il se meut sur les eaux.

L'étude de cette iconographie, et aussi celle des légendes hindoues, renseignent, au moins partiellement, sur la nature de *Khwāja Khizr*. Dans la ballade de *Niwal Daī*, dont l'action est localisée à *Safidam*² dans le *Pañjāb*, l'héroïne est la fille de *Vāsuki*, le roi des Serpents. Le *pāndhava*^{2bis} āryen *Rājā Parikshit* a livré bataille à *Vāsuki* et lui a arraché la promesse qu'il lui donnerait sa fille en mariage, union qui, du point de vue de *Vāsuki*, est inégale et constitue une mésalliance. *Vāsuki* est alors atteint de la lèpre, à la suite d'une malédiction prononcée par le prêtre *Sījī*³, dont les vaches avaient été mordues par les Serpents. Pour le guérir, *Niwal Daī* entreprend d'obtenir l'Eau de Vie (*amṛta*), à la source fermée qu'elle seule peut ouvrir, mais qui se trouve sur les domaines de *Rājā Parikshit*⁴. Lorsqu'elle atteint la source, qui est recouverte

2. *Safidam*, probablement une corruption de sarpa-damana, «domptage du serpent». Au sujet de la légende de *Niwal Daī*, cf. Temple, *Legends of the Panjab*, I, 414-418 et 419.

2bis. Descendant de *Pandu*, le père ou le grand-père de héros célèbres du *Mahābhārata*.

3. Généralement *Sanjā* (dérivé peut-être du sanscrit *Samjña*). Ce prêtre (*brāhmaṇa*), qui sert *Vāsuki*, mais agit contre lui, fait penser à *Vishvarāpa* - qui est appelé le *Purohita* (prêtre familial) des Anges (TS., II.5.1) - et à *Ushanas Kāvya*, qui est dit le *Purohita* des Titans (PB., VII. 5, 20), mais qui est gagné au parti des Anges et passe de leur côté.

4. Il est difficile d'admettre comme «correcte» la localisation de la Source dans les domaines de *Parikshit* (elle est, en réalité, à la frontière des deux mondes, dans une forêt également accessible à *Vāsuki* et à (*Parikshit*), mais nous ferons observer que les eaux ne sont pas seulement protégées par leur épais revêtement de pierre, mais qu'elles sont aussi soumises à la volonté de *Khizr*, qu'elles ne sont pas des eaux «courantes». Nombreux sont les équivalents védiques de la «lourde pierre» qui empêche d'accéder aux eaux, par exemple, dans le Rg Veda : *aphitāni ashnā* (IV, 28, 5), *adrim acyutam* (VI.17.5), *apah adrim* (IV.16.6) ; lorsque l'obstacle de pierre est brisé, alors «les eaux coulent du rocher fécond (*sṛnavantny apah* : -*babrḥānasya adreh*, Rg Veda, V.41.12). Cf. SB., IX.1.2.4, en connexion avec la consécration de l'autel, laquelle commence «à partir du rocher», car c'est du rocher que sourdent les eaux (*ashmano hy apah prabhavanti*). Dans la ballade, *Vāsuki* correspond à *Ahi* (*Vṛta*), qui est frappé par *Indra*, mais qui «continue à grandir dans une obscurité sans soleil» (Rg Veda, V.32.6).

par de lourdes pierres, elle déplace celles-ci par l'effet de son pouvoir magique, mais les eaux baissent et sont bientôt hors de portée: en effet, *Khwāja Khizr*, qui est leur maître, ne veut pas les libérer, aussi longtemps que *Niwal Daī*, que personne encore n'a vue, si ce n'est son père *Vāsuki* et sa mère, la reine *Padmā*, ne consent à se montrer à ses regards. Lorsque *Niwal Daī* se laisse voir, *Khwāja Khizr* «envoie les eaux qui montent en bouillonnant». *Rājā Parikṣit*, éveillé par le bruit, part au galop vers la source; il y trouve *Niwal Daī*, qui se cache sous sa forme de serpent, et il la contraint de reprendre son aspect humain; après un long débat près de la source, il la convainc qu'elle est liée par la promesse de son père et, finalement, l'épouse⁵.

La scène près de la fontaine a peut-être formé le thème original d'une composition que l'on rencontre dans un certain nombre de peintures mogoles^{5bis} du XVII^e et du XVIII^e siècle, où l'on voit un prince à cheval près d'une source, d'où une dame vient de puiser de l'eau⁶. La conception d'une dynastie faisant remonter son origine à l'union d'un roi humain et d'une *nāginī* est très répandue dans l'Inde; en dernière analyse, elle peut être rapportée à l'enlèvement de *Vāc*, l'*Apsara* ou la Vierge des Eaux, qui est née des puissances de l'obscurité et que le Père créateur n'a pas «vue» avant la transformation de l'obscurité en lumière, *in principio*; sous ce rapport, il est à noter que, dans la ballade, *Niwal Daī* n'a jamais vu le Soleil ou la Lune, et a été tenue cachée dans un tourbil-

5. Dans le récit ci-dessus résumé, il est facile de reconnaître le thème du conflit des Anges et des Titans (*Devas* et *Asuras*), d'Indra et d'*Ahi-Vrtra* thème qui fait partie du «mythe de la création» védique. L'enlèvement de *Niwal Daī* est celui de *Vāc* (la parole): voir RV., 130, où Indra «enlève la Parole», (*vacām mushāyati*), le maître des eaux, les «rivières de vie», étant *Varuna*.

5bis. Mughal: «mogol». Il s'agit de l'art, autrefois appelé improprement «indo-persan», qui a fleuri dans l'Inde à la cour des princes mongols pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

6. E.G.Bloch, Peintures hindoues de la Bibliothèque Nationale, Paris, 1926, pl. V et XXXIII.

lon d'eau (*bhaunrī*), jusqu'à ce qu'elle en sorte pour mettre à jour la Source au Bout du Monde, dans laquelle sont les Eaux de Vie⁷. Elle assume alors une forme humaine ce qui constitue sa «manifestation». On comprendra, du reste, que, exactement comme dans les légendes européennes semblables, où une ondine, ou la fille d'un magicien, épouse un héros humain, tout aussi bien dans les récits ou poèmes hindous récents, le rédacteur peut n'avoir pas toujours saisi le sens profond de son sujet.

Khwāja Khizr apparaît aussi dans un autre conte populaire d'un type très archaïque, l'histoire du prince *Mahbūb*⁸. Le roi de Perse a eu d'une concubine un fils, qui, faute d'enfant légitime, devient l'héritier présomptif. Plus tard, la reine en titre devient enceinte. Le premier prince craint de perdre ses droits, envahit le royaume, tue son père et usurpe le trône. Cependant la reine s'enfuit et est recueillie par un fermier; elle accouche d'un fils, qui est appelé *Mahbūb*, le «Bien-Aimé» (du Monde). Ce dernier, ayant grandi, se rend seul à la cour et sort vainqueur de compétitions athlétiques, notamment de celle du tir à l'arc. Le peuple n'est pas sans observer sa ressemblance avec le roi défunt. Lors de son retour, il est instruit par sa mère de son origine et tous deux partent en voyage afin d'échapper aux entreprises de l'usurpateur. La mère et le fils arrivent dans une contrée déserte

7. Le monde sous-marin, la demeure de la race des Serpents (*ahi, nāga*), l'«origine aquatique» (*yonim apyam*, Rg Veda, II.38.8) de *Varuna*, se trouve «dans les ténèbres de l'Ouest» (*apācine tamasi*, *ibid.*, VI.6.4), elle n'est pas éclairée par le Soleil et est «au-delà du Faucon» (JB., III.268); mais le resplendissement des Eaux est éternel (*ahar-ahar yāti aktur apām*, Rg Veda, II.30.1).

8. Shaikh Chilli, *Folk tales of Hindustan*, Allahābād, 19/3, p.130 et suiv., avec une peinture moderne de *Kwāja Khizr*, représenté comme un vieillard bénissant *Mahbūb* (pl. XXXIII). L'histoire du prince *Mahbūb* est essentiellement la relation de la «Queste du Graal» menée à bonne fin par un héros solaire, le fils d'une mère veuve élevé, loin du monde et dans l'ignorance innocente de son vrai caractère, comme dans le cycle de Parsifal. *Mahbūb* correspond à l'Agni et au *Sūrya* védiques, *Kassāb* (l'usurpateur) à Indra.

déserte et là, dans une mosquée près d'une montagne, ils rencontrent un *faqîr*, qui leur donne une eau et un pain inépuisables et deux objets de bois, dont l'un peut servir de torche, l'autre possédant la propriété de rendre guéable la mer la plus profonde, dans un rayon de quatorze coudées autour du lieu où il est porté. Dans ce rayon, la profondeur diminue jusqu'à ne plus dépasser une coudée. Mère et fils traversent ainsi l'océan avec de l'eau jusqu'aux genoux et ils rencontrent un courant charriant des rubis. Ils abordent finalement dans l'Inde, où ils vendent l'un des rubis pour un prix élevé. Ce rubis tombe entre les mains du roi de la contrée, qui apprend d'où il est venu et fait rechercher le héros, lequel dans l'intervalle s'est construit un nouveau et grand palais sur le bord de la mer. *Mahbûb* entreprend de procurer au roi d'autres rubis de la même sorte. Il part seul, allume la torche (preuve qu'il s'apprête à pénétrer dans un monde obscur) et, se servant de la baguette, traverse la mer jusqu'à ce qu'il atteigne le courant aux rubis. Il le remonte jusqu'à sa source, qui est un tourbillon, y saute, descend dans cette obscure cheminée d'eau, touche le fond et découvre que les eaux sortent d'une porte de fer s'ouvrant sur un conduit. Traversant le conduit, il se trouve dans un magnifique jardin, au milieu duquel s'élève un palais. Dans une chambre de ce palais, il voit une tête fraîchement coupée, de laquelle tombent des gouttes de sang qui sont recueillies dans un bassin; ces gouttes sont emportées par le courant, comme rubis, dans le conduit, et ensuite dans le tourbillon et dans la mer. Apparaissent alors douze *paris* ⁹, qui prennent la tête, apportent le corps décapité, réunissent la première au second et, saisissant des flambeaux allumés, exécutent autour de la couche une danse si rapide que *Mahbûb* n'en perçoit qu'un cercle de lumière. Alors, se penchant au-dessus du lit, elles se lamentent: «Encore combien de temps, Seigneur, encore combien de

9. Les pérîs, ou *apsaras*, vierges du Graal.

temps? Quand le soleil de l'espoir se lèvera-t-il sur l'obscurité de notre désespoir? Lève-toi, ô Roi, lève-toi! Encore combien de temps vas-tu demeurer dans cette inconscience semblable à la mort¹⁰ ? »

Alors, du sol du palais, s'élève la forme du *faqîr* dont il a été question et qui est maintenant vêtu d'une robe de lumière. Les *paris* s'inclinent devant lui et lui demandent «*Khwāja Khizr*, l'heure est-elle venue?» Le *faqîr*, qui n'est autre en effet que l'immortel *Khwāja Khizr*, explique à *Mahbûb* que le cadavre qu'il voit est celui de son père, qui a été tué par l'usurpateur *Kassâb*; les ancêtres de *Mahbûb* ont tous été des magi¹¹; tous ont été ensevelis dans le palais sous-marin, mais le père de *Mahbûb* est resté sans sépulture, car personne n'a accompli pour lui les rites funéraires; *Mahbûb*, qui est son fils, devrait réparer cette omission.

Mahbûb prie donc *Allâh* pour l'âme de son père. Aussitôt la tête se soude au corps et le roi défunt se lève vivant¹². *Khizr* disparaît, et *Mahbûb* retourne dans l'Inde avec son père, qui est ainsi réuni à la reine veuve. Lorsque le roi de l'Inde vient chercher les rubis, *Mahbûb* se pique le doigt et les gouttes de sang, tombant dans une coupe pleine d'eau, deviennent les gemmes demandées; car, ainsi que *Mahbûb* le sait maintenant, chaque goutte du sang qui coule dans les veines des rois de Perse est plus précieuse que des rubis. *Mahbûb* épouse la fille du roi de l'Inde. Une expédition part pour la Perse et détrône l'usurpateur *Kassâb*; celui-ci est décapité et sa tête suspendue dans le palais souterrain; chaque goutte de sang qui en tombe devient un crapaud.

10. Les «femmes qui se lamentent» et «l'inconscience semblable à la mort» du Roi pêcheur sont des traits essentiels du mythe du Graal.

11. Equivalent du sanscrit *māhin*, «magicien», désignation spécialement applicable aux Titans et, à titre secondaire, aux Anges principaux, particulièrement à Agni. Les «ancêtres» représentent les héros solaires des cycles précédents.

12. La «Quête du Graal» est achevée.

La vraie nature de *Khawāja Khizr* est déjà clairement indiquée dans les deux récits que nous venons de résumer, ainsi que dans les documents iconographiques. *Khizr* est chez lui dans les deux mondes, l'obscur et le lumineux, mais par dessus tout il est le maître de la Rivière de Vie qui coule dans la Terre des Ténèbres: il est le gardien de l'Eau de Vie et, sous ce rapport, il correspond au *Soma* et au *Gandharva* védiques et même à *Varuna*. Ni du point de vue islamique, ni du point de vue de l'Hindouïsme post-védique, il ne peut évidemment être identifié à proprement parler à la divinité suprême; mais il n'en est pas moins l'expression directe, ou la manifestation, d'une puissance spirituelle très élevée^{12bis}. Nous allons trouver ces conclusions générales amplement confirmées par un autre examen des textes islamiques concernant *al-Khadhir*.

Le *Qur'ân* (sûra XVIII, 59-81) raconte les efforts faits par *Mûsâ* (Moïse) pour découvrir le *Ma'jma' al-Bahrain* ou «réunion des deux mers»,¹³ expression qui désigne probablement une «place» de l'Extrême-Occident au lieu de rencontre de deux océans; *Mûsâ* est guidé par un «serviteur de Dieu», que les commentateurs identifient à *al-Khadhir*, lequel est dit résider sur une île ou sur un tapis vert au milieu de la mer. Ce récit peut être comparé à trois autres appartenant à des traditions plus anciennes: l'épopée de Gilgamesh, les romans d'Alexandre et la légende juive d'Elijah et de Rabbi Joshua ben Levi.¹⁴ Dans l'épopée de Gilgamesh, le héros

12bis. Pour plus de précision, nous renvoyons le lecteur à René Guénon, *Le Roi du Monde*, ouvrage entièrement consacré à ce sujet.

13. *Bahrain*, une île du Golfe Persique, a été identifiée par de nombreux spécialistes avec la Dilmun des Sumériens, où résidait le jardinier Tagtut après le déluge: voir Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p.178, et Langdon, *Sumerian Epic*, p.8 et sq.

14. Pour les autres récits semblable et diverses références, voir l'*Encyclopedia of Islam*, s.v. *Idris*, *al-Khadir* et *Khawāja Khidhr*; Warner, *Shah Nama of Firdausi*, VI, 77-78 et 159-162; Hopkins, «The Fountain of Youth», *JAOS*, XXVI; Barnett, «Yama Gandharva and Glaucus», *Bull. School Oriental Studies*, IV; Grierson, *Bihar Peasant*

part à la recherche de son immortel «ancêtre» Utnapishtim, qui habite à l'embouchure des rivières *inapi narat*, ce qui n'est pas sans rappeler *Varuna* dont la demeure est «à la source des rivières», *sindhûnâm upodaye* (RV., VIII, 41, 2); son but est de s'informer de la «plante de vie», prototype du *haoma* avestique et du {soma} védique,¹⁵ et par laquelle l'homme peut être sauvé de la mort. Dans les romans d'Alexandre, le héros part à la recherche de la Fontaine de Vie, qu'il découvre par hasard, mais qu'il ne peut plus retrouver; il est significatif que c'est «dans la Terre des Ténèbres» qu'il la découvre. Le *Shâh Nâmeh* contient une recension de cette légende; d'après cette version, Alexandre part à la recherche de la Fontaine de Vie, qui se trouve dans la Terre des Ténèbres, plus loin que l'endroit où le Soleil se couche dans les eaux de l'ouest; Alexandre est guidé par *Khizr* mais, lorsqu'ils arrivent à une bifurcation, chacun suit une voie différente et *Khizr* seul mène la «quête» à bonne fin. Les compagnons d'Alexandre, qui rapportent avec eux des pierres de la Terre des Ténèbres, trouvent à leur retour qu'elles sont des pierres précieuses.¹⁶ La même histoire est racontée avec plus de détails dans l'*Iskandar Nâmeh* de *Nizâmî*; là (LXVIII-LXIX), Alexandre apprend d'un homme âgé (probablement *Khizr* lui-même) que «de tous les pays, le meilleur est la Terre Sombre, où se trouve une Eau qui donne la vie» et que la source de cette Rivière de Vie est au nord, sous l'Etoile Polaire.¹⁷ Le long de la route qui conduit à la Terre Som-

Life, P. 40-43; Garcin de Tassy, «Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde», p.85-89; Wünsche, *Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser*, Leipzig, 1905; Friedländer, *Die Khadhirlegende und der Alexander Roman*, Leipzig, 1913.

15. Cf. Barnett, loc. cit., p.708-710.

16. Voir le *Rg Veda*, VII.6.4 et 7, où Agni est dit ramener les Vierges (les rivières de Vie) à l'est des «Ténèbres de l'ouest» (*apâcine tamasi*) et rapporter les «trésors de la terre» (*budhnyâ vasûni*), «lorsque le Soleil se lève» (*uditâ sâryasya*).

17. Le royaume d'*al-Khadhir* est connu sous le nom de *Uûh*, qui est aussi un nom du Soleil; c'est là qu'*al-Khadir* règne sur les saints et les

bre, sur chaque terre aride, la pluie tombe et l'herbe pousse: «Tu aurais dit: "La trace de *Khizr* est marquée sur cette route; en vérité, *Khizr* lui-même était avec le roi"». ¹⁸ Les voyageurs atteignent la limite septentrionale du monde, le soleil cesse de se lever et la Terre des Ténèbres s'étend devant eux. Alexandre fait du prophète *Khizr* son guide et *Khizr*, «s'avancant avec verdure, ¹⁹» montre la route et découvre bientôt la fontaine; il boit de son eau et devient immortel. Il tient son regard fixé sur la source, attendant qu'Alexandre le rejoigne; mais elle cesse d'être visible et *Khizr* lui-même disparaît, comprenant qu'Alexandre échouera dans son entreprise. *Nizâmî* rapporte une autre version, conforme au «récit des anciens de Rome»; ici la «quête» est entreprise par *Ilyâs*, ²⁰ accompagné de *Khizr*. Ils s'assoient un jour près d'une fontaine pour prendre leur repas consistant en un poisson séché. Le poisson tombe dans l'eau et redevient vivant: ainsi les deux chercheurs savent qu'ils ont trouvé la Fontaine de Vie et ils boivent de son eau.

Nizâmî passe alors à la version qorânique et interprète la fontaine comme une Fontaine de Grâce, la vraie Eau vivante étant la Connaissance de Dieu. Une interprétation semblable de cet ancien symbolisme se trouve dans le Nouveau Testament. ^{20bis} *Nizâmî* attribue l'échec d'*Iskandar* (Alexandre) à son impatience, alors que dans le cas de *Khizr*, «l'Eau de Vie arrive sans avoir été cherchée»; c'est ce qu'il conclut du fait que l'Eau est révé-

anges. Il est situé à l'Extrême Septentrion; c'est un paradis terrestre, une portion du monde humain qui n'a pas été affectée par la chute d'Adam et la malédiction qui l'a suivie (cf. Nicholson, *Studies in Islamic Mysticism*, pp. 82, 124).

18. D'après *Umârah*, *Khizr* est «vert» parce que la terre devient verte au contact de ses pieds.

19. *Khazra*, "verdure" ou "ciel".

20. Le prophète Elie, qui est considéré comme appartenant à la "famille spirituelle" de *Khizr*.

20bis. Cf. Il s'agit, bien sûr, de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine, au puits de Jacob (Jean, IV 6-26).

lée indirectement par son effet sur le poisson, alors que *Khizr* ne se doute pas qu'il l'a déjà trouvée.

La découverte de la fontaine par *Ilyâs* et *Khizr* forme dans l'art persan le sujet de miniatures illustrant l'*Iskandar Nâme*. ²¹ L'une d'elles, qui orne un manuscrit de la fin du XVI^e siècle appartenant à M. A. Sakisian, est reproduite en couleurs comme frontispice de son ouvrage *La Miniature persane*, 1929, et en monochrome dans le *Persian Painting* de L. Binyon, 1933, pl. LXI a; ici, les deux prophètes sont assis près de la Source dans un paysage verdoyant, on voit deux poissons sur un plat, et un troisième, visiblement vivant, se trouve dans la main de *Khizr*; il est clair que ce dernier indique à *Ilyâs* la signification du miracle. *Ilyâs* est vêtu de bleu, *Khizr* porte une robe verte et un manteau brun. Dans une composition du XVII^e siècle, qui appartient à la Freer Gallery de Washington, et est reproduite dans *Ars Islamica*, vol. I, 2^e partie, p. 179, l'arrangement est semblable, mais il n'y a qu'un poisson sur le plat. ^{21bis} Une troisième miniature, enfin, remontant à la fin du X^e siècle, se trouve au *Museum of Fine Arts de Boston* et a été reproduite dans *Ars Asiatica*, XIII, pl. VII, n° 15; *Ilyâs* et *al-Khadhir* apparaissent au premier plan, près du fleuve, dans l'obscurité, Alexandre et sa suite sont au-dessus, comme dans la peinture de la *Freer Gallery*, où la disposition des ombres et des lumières est cependant inverse. La composition de la *Freer Gallery* semble être, à cet égard, la plus correcte, car si la recherche a lieu toute entière sur la Terre des Ténèbres, on peut admettre néanmoins que le

21. Cf. *Iskandar Nâme*, LXIX, 57 : "la verdure croît plus abondamment près de la fontaine" *ibid.*, 22, la source est décrite comme une "fontaine de lumière", ce qui correspond à *Vendidad*, fargad XXI, d'après lequel la lumière et l'eau procèdent d'une source commune : voir aussi le soma védique, qui est à la fois lumière et vie, une plante et un liquide (*amṛta*, l'Eau de Vie, cf. Barnette *loc. cit.*, p. 705, note 1).

21bis. De même, lorsque le Christ ressuscité apparaît aux apôtres sur la berge, "ils voient un feu de braise avec un poisson dessus" (Jean, XXI, 9). Ce mystérieux poisson sera souvent représenté dans l'art chrétien des catacombes.

voisinage immédiat de la Fontaine de Vie est illuminé par l'éclat des Eaux. Les Découvreurs de la Source ont tous deux la tête nimbée.

Dans le Lai d'Alexandre syriaque et dans la version du *Qur'ân*, le poisson s'enfuit; et le *Qur'ân* ajoute qu'il gagne la mer. Ceci peut être mis en rapport avec l'histoire de *Manu* et du «poisson» (SB., I, 8, 1); le «poisson» (*jhasa*) est vivant dès le début, mais il est très petit et sa position est précaire, car il tombe dans les mains de *Manu* pendant que celui-ci se lave, et il lui demande de l'élever. *Manu* lui fournit l'eau qui lui est nécessaire; et, quand le poisson est devenu grand, il le lâche dans la mer; lorsque le Déluge arrive, le poisson guide l'arche sur les eaux grâce à un câble attaché à sa corne. Une variante remarquable de la légende de *Manu* se trouve dans le JB. (III, 193) et le PB. (XIV, 5, 15); cette variante offre une similitude étroite avec les récits de l'*Iskandar Nâmeh* et du *Qur'ân* en ce qui concerne la dessiccation du «poisson». Ici *Sarkara*, le «marsouin» (*shishumâra*), refuse de louer *Indra*; *Parjanya*, le dieu de la pluie, le fait échouer sur le rivage et le fait dessécher par le vent du nord (la cause de la dessiccation du poisson est ainsi indiquée). *Sarkara* compose alors un cantique de louange en l'honneur d'*Indra*; *Parjanya* le rend à l'océan (comme fait *Khizr*, quoique sans le vouloir, dans le récit qorânique); et, grâce au même cantique, *Sarkara* accède au Ciel et devient une constellation. On ne peut douter qu'il ne s'agisse ici de la constellation du Capricorne, en sanscrit *makara*, *makarashi*, ainsi (*maka-*, *jhasa*) et *shishumâra* sont synonymes²²; et ce Lévia-

22. Dans la *Bhagavad Gîtâ* (X,31), Krishna est appelé "le makara des jashas" (*jhasânâm makarah*); le *makara* est ainsi regardé comme le plus important des *jhasâs* ou monstres des profondeurs. Le mot *makara* se rencontre pour la première fois dans la *Vâjasaneyi Samhitâ*, XXIV. 3.5, et *shishumâra* dans le *Rg veda*, I.116.18. Pour une étude plus complète du *makara* dans l'iconographie indienne (particulièrement comme véhicule de *Varuna* et bannière de *Kâmadeva*) voir mon étude sur les *Yakshas*, II, 47, et suiv. et les références qui y sont indiquées. Le

Léviathan indien correspond clairement au poisson *Kar*, «la plus grande des créatures d'Ahuramazda», qui nage dans le *Vourukasha*, gardant l'arbre de vie *Haoma* dans l'océan primordial (*Bundahish*, XVIII; *Yasna*, XLII, 4, etc.); il correspond aussi au poisson-chèvre sumérien, le symbole et parfois le «véhicule» d'Ea, le dieu des Eaux (Langdon, *Semitic Mythology*, pp. 105-106). Dans l'iconographie hindoue récente, le «véhicule» de *Khizr* est indéniablement un poisson et non le *makara*, dont la forme rappelle celle du crocodile; mais ceci ne saurait nous surprendre, car on trouve, dans l'iconographie indienne, des exemples prouvant l'équivalence du *makara* et du poisson : dans quelques représentations anciennes, par exemple, la rivière-déesse, *Gangâ* est supportée par un *makara*, mais dans les peintures récentes, elle l'est par un poisson.^{22bis}

Dans la version de la légende d'Alexandre qui est dite du Pseudo-Callisthène, Alexandre est accompagné de son cuisinier Andreas. Après un long voyage dans la Terre des Ténèbres, ils arrivent en un lieu ruisselant d'eau et s'asseoient pour prendre leur repas; Andreas humecte le poisson sec et, voyant qu'il revit, boit de l'eau, mais n'en dit rien à Alexandre. Plus tard Andreas séduit Kalè, la fille d'Alexandre, et lui donne à boire de l'Eau de Vie (dont il a emporté une certaine quantité); elle devient ainsi une déesse immortelle et est appelée Nereis, tandis que le cuisinier, jeté dans la mer, devient un dieu; tous deux sont ainsi des habitants de l'autre monde. Sans au-

véhicule du "poisson" signifie, bien entendu, que la divinité considérée n'est pas soumise aux conditions du mouvement local, dans l'Océan illimité de la possibilité universelle, de même que les ailes indiquent une indépendance analogue et "angélique" dans les mondes manifestés. Nous avons examiné en détail la signification de *Sharkara* (littéralement : "la pierre"), terme très important par sa relation avec la Porte solaire des mondes, dans une étude intitulée *Swayamâtmanâ* : *Janua Caeli*, qui doit paraître en appendice de la nouvelle revue roumaine *Zalmoxis*.

22bis. Voir aussi, sur cette question, René Guénon, «Quelques aspects du symbolisme du poisson» dans les *Etudes traditionnelles* de février 1936.

aucun doute, Andreas est ici une déformation de l'*Idris* du *Qur'ân* (*sûra* XIX, 57 et suiv., et *sûra* XXI, 85); *Idris* est le nom d'un prophète que la tradition musulmane identifie à Enoch et à Hermès et qu'elle considère, de même qu'*Ilyâs* et aussi saint Georges, comme lié à *al-Khadhir* par une affinité spirituelle étroite. De ce qu'*Ibn al-Qiftî* rapporte au sujet d'*Idris* dans son *Târikh al-Hukamâ'a* (environs de l'année 1200), il ressort qu'*Idris* joue le rôle d'un héros solaire et est immortel.

Quant à la ressemblance qu'il peut y avoir entre *al-Khadhir* et saint Georges, c'est elle sans doute -ainsi que le rôle du premier comme patron des voyageurs-qu'évoque une figure du XIII^e siècle, probablement celle d'*al-Khadhir*, qui est sculptée en relief au dessus de la porte d'un caravansérail sur la route de *Sinjâr* à Mosoul; la tête est nimbée et le personnage enfonce une lance dans la gueule d'un dragon couvert d'écailles.²³

Une autre figure représentant un homme assis sur un poisson, vraisemblablement un travail hindou, se trouve dans le bastion du fort de Raichur, dans le Dekkan; il a été signalé qu'autour de la tête de l'homme était une couronne de têtes de serpents de rivière à capuchon et, pour cette raison, la figure a été appelée un «roi des serpents»; mais ces têtes de serpents (*nâga*) à capuchon ne sont pas clairement discernables sur la reproduction qui a été publiée.²⁴ L'art indien de la période médiévale offre de nombreuses représentations de *Varuna* assis sur un *makara*.²⁵ Nous mentionnerons rapidement, pour terminer, quelques rapprochements avec des traditions européennes. *Khadir* correspond à Glaukos, le dieu marin des Grecs (Friedlander, op. cit., p. 108 et suiv., 242, 253, etc., Barnett, loc. cit., p. 715). Les rapprochements qu'on peut

23. Sarre et Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris Gebiet*, vol. I, p. 13 et 37-38, Berlin, 1911.

24. Annual Report, Archaeological Department, Nizam's Dominions, 1929-1930 (1933), p.17 et pl.ii; b.

25. Voir mon étude sur les Yakshas, II.

faire entre Glaukos et le Gandharva védique sont dignes de remarque. Dans l'Avesta, Gandharva est désigné comme *zairipâsna*, «celui qui a des talons verts», ce qui tend à établir un lien entre Gandharva et Khadir. Il est possible que Gandharva, comme l'a suggéré Barnett, corresponde à Kandarpa, c'est-à-dire à *Kâmadeva* (le dieu hindou de l'amour); sous ce rapport, on peut observer que le trait érotique, qui est commun à Glaukos et à *Gandharva-Kâmadeva* se retrouve appliqué à *Khizr* dans la ballade de *Niwal Dât*, où *Khizr* refuse de libérer les eaux aussi longtemps qu'il n'a pu voir *Niwal Dât*; c'est une condition qui apparaît comme naturelle, dès lors que nous considérons *Khizr* comme le Gandharva et *Niwal Dât* comme l'*apsara* ou la Vierge (*yosâ*) des Eaux, et aussi bien si nous assimilons *Khizr* à *Varuna*: le *Rg Veda* (VII, 33, 10-11) rapporte en effet que «*Mitra-Varuna*» ont été séduits par la vue d'*Urvashî*, ce qui est souligné dans la *Sarvânukramanî* (I, 166: *urvashim apsarasam drstvâ-reto apatat*) et aussi par *Sâyana* (*retash caskanda*), qui suit visiblement ici Nirukta, V, 13. La même situation est sous-entendue dans *Rg Veda*, VII, 87, 6, en ce qui concerne *Varuna* seul; là *Varuna* descend comme une goutte blanche (*drapsa*) et est appelé «traverseur de l'espace» (*rajasah vimânah*) et «régent des profondeurs» (*gambhâra-shansah*), toutes désignations qui pourraient être appliquées à *Khizr*. Il reste à observer que, dans l'iconographie chrétienne, la figure du dieu-rivière Jourdain,²⁶ qui se rencontre couramment dans les représentations du Baptême de Jésus, offre une certaine ressemblance avec les conceptions de Glaukos et de *Khizr*. Dans certains cas, le baptême est considéré comme ayant lieu au confluent de deux rivières, Jor et Danus (ce qui rappelle la «réunion des deux mers» du *Qur'ân*. Parfois sont figurés un dieu masculin de la rivière et une figure féminine représentant la mer; tous deux sont à cheval sur des

26. Par exemple, dans le baptistère de Ravenne (Berchem et Clouzot fig. lii et 220); le Jourdain y tient un vase d'où les eaux découlent.

dauphins, comme, dans l'Inde, les nombreux types de *Yaksas* nains qui sont à cheval sur des *makaras*. En dernière analyse, on peut faire remonter tous ces motifs iconographiques à des prototypes dont l'expression la plus ancienne, au moins, d'après l'état présent des recherches, est sumérienne: c'est celle qui concerne Ea, fils et image d'Enki, dont le nom essentiel (Enki) signifie «le Seigneur des Eaux profondes». Ea est le régent des fleuves, qui ont leur origine dans le monde souterrain et qui coulent de là pour fertiliser la terre; il est aussi le maître des pierres précieuses. Dans l'iconographie, Ea est accompagné du poisson-chèvre et tient dans ses mains le vase d'où l'eau coule, la source du «pain et de l'eau de la vie immortelle». Ea a sept fils, dont Marduk, qui hérite de sa sagesse et tue le dragon Tiamat. Un autre fils est Dumuzi-abzu, le «Fils fidèle des Eaux nouvelles», le Pasteur, dont le nom, sous sa forme sémitique, est Tammuz, bien connu comme le «dieu mourant» de la végétation; il est, à maints égards, comparable à Soma et, en tant que «Seigneur du Royaume des Morts», à Yama. Les autres rapprochements qu'on peut faire avec les divinités sumériennes sont trop nombreux et trop complexes pour pouvoir être convenablement traités ici.²⁷ Il suffira d'avoir montré la large diffusion et l'ancienne origine de la figure de *Khwāja Khizr*, telle qu'on la rencontre dans l'iconographie de la Perse et de l'Inde. A propos de l'art mogol, on peut citer la remarque de H. Goetz qui, étudiant les sources de cet art, observe qu'il offre, «tantôt une identité absolue, tantôt une parenté très étroite avec les arts des grandes civilisations de l'Ancien Orient, et, notamment l'époque sumérienne clas-

27. Au sujet des divinités sémitiques, voir S.H. Langdon, *Semitic Mythology*, ch. II; pour le vase dont l'eau découle, etc., Van Buren, *The Flowing Vase and the God with Streams*, Berlin, 1933, et, pour ce qui concerne l'Inde, mon étude *Yakshas*, II. Au sujet des rapports iconographiques entre les représentations chrétiennes du vaisseau du Graal, cf. Gosse, *Recherches sur quelques représentations du Vase Eucharistique*, Genève, 1894.

sique».²⁸ Que la figure de *Khizr* acquière une certaine indépendance et une certaine prédominance justement dans l'art mogol du XVIII^e siècle - toutes les représentations indiennes que nous en avons vues étaient dans le «style de Lucknow» - semble indiquer qu'une renaissance de son culte a eu lieu à cette époque et dans cette région, surtout si l'on tient compte d'un autre fait, à savoir l'adoption du poisson comme emblème royal des princes d'Oudh.

Nous n'avons envisagé ici qu'un des aspects d'*al-Khadhir*; il en existe d'autres, notamment celui qui se rapporte plus proprement à son rôle initiatique. Ces autres aspects sont, bien entendu, en parfaite harmonie avec le premier; mais ils donneraient lieu à de nouvelles considérations qui ne pourraient rentrer dans les limites de cette étude.

Ananda .K. COOMARASWAMY

28. *Bilderatlas zur Kulturgeschichte Indiens in der Grossmoghul-Zeit*, 1930, p. 71 : "teils absolute Identität teils engste Verwandtschaft mit solchen der grossent altorientalischen Kulturen, und zwar zu gut Teilen schon der klassischen sumerischen Zeit".

COMPTE-RENDU

Annick de Souzenelle, *Alliance de Feu I*, Albin Michel, 1995.
(Première édition : Dervy-Livres, 1986 et 1989).

Cet ouvrage se présente comme une "lecture chrétienne" et une analyse du texte hébreu de la Genèse, dont les mots sont décomposés puis recomposés de façon à faire apparaître de nouveaux sens. Ce système, exposé par l'Auteur dans un précédent ouvrage (*La Lettre, chemin de vie*) reprend certains procédés de la Kabbale, mais d'une manière quelque peu mécanique qui, malgré la «grâce d'une inspiration enracinée dans la tradition chrétienne» (4^e de couverture) est bien éloignée de la véritable Science des lettres. Quant aux indications intéressantes, elles se trouvent comme noyées parmi des considérations qui, au fond, ne vont guère «au-delà du moralisme et de l'étroitesse d'esprit des interprétations classiques» (*ibid*), comme par exemple la réprobation à l'égard des «sacrifices sanglants de l'antiquité» (p.361) et de «l'humanité d'aujourd'hui (qui) à l'image des animaux, n'est que âme collective et ne sait se détacher du groupe : clan, tribu, caste, nation etc..., toutes entités vécues en exclusivisme» (p.557). Le point de vue psychologique n'a assurément rien d'illégitime en soi, si on ne le prend que pour ce qu'il est. Mais en projetant sur l'En-Haut des préoccupations toutes humaines et contemporaines, elles ne s'élèvent pas pour autant et au contraire réduisent le divin à leur mesure. En particulier, Adam, «L'Homme Universel» (citation de Grégoire de Nysse p.345) est immensément plus que «l'humanité entière et chacun de nous en particulier la récapitulant toute» (p.345).

Relevons au passage cet «axiome fondamental (...) base d'une anthropologie (...) essentielle (...) : un homme est égal à l'humanité tout entière. Toute cellule d'un corps est ce corps tout entier» (p.373), ce qui est inexact, car si une cellule est *potentiellement* le corps de par son génome, elle n'en *actualise* que la partie qui lui est propre, à chaque instant donné. Cette projection incontrôlée du bas vers le haut amène l'Auteur à de surprenantes affirmations comme celle-ci, au cours de la Création, «Dieu se retire pour que l'Homme soit», et par suite «tout amour qui ne s'enracine pas dans cet effacement shabbatique pour que l'être aimé soit, est illusion» (p.465). Durant ce shabbat, «gouffre de vacuité divine» (p. 469, 475) et «temps du "Rien" 'Ayin, Ins-

tant d'éternité» (p.479) «Elohim se retire (pour que) YHVH monte des profondeurs» (p.479). Ce qu'il faut comprendre à la lumière de ceci : «Elohim est origine de YHVH, Elohim est Père» (p.51). Par un total renversement hiérarchique, le Nom suprême se retrouve au bas de l'«l'échelle» (pp.219, 463), assimilé au Christ dont on apprend que «lorsque (il descend) aux enfers dans le Pishon (sic) *il se fait chair*, pour y libérer l'Homme» (p.745). Brouillant la double opposition spatiale *supérieur-inférieur* et *intérieur ou profond - extérieur ou superficiel*, l'Auteur prend l'*inférieur* pour le *profond*. La prise en compte du point de vue scientifique (p.11) n'est pas étrangère à ces confusions : l'Auteur pense en effet que «c'est en interrogeant le secret de la matière que (l'Homme d'aujourd'hui) reçoit la réponse de l'Esprit» (p.11). Sous prétexte de «nous laisser arracher (par l'Esprit) à nos conformismes» (p.25), le rôle légitimant des données traditionnelles est neutralisé : celles-ci ne sont plus utilisées qu'en fonction de leur possibilité à cadrer avec certaines théories posées comme «indiscutables au niveau humain» (p.349). Par exemple pour le Nom YHVH, l'Auteur exclut d'emblée l'aspect suprême de Père que lui attribue le *Zohar* (I, 28a), qu'elle cite par ailleurs (p.71). Cet éclectisme se reflète aussi dans les citations scripturaires qui se voient quelque peu malmenées (pp.275, 391, 743) ou dans quelques réarrangements comme celui de fermer l'Ancien Testament sur *Zach. III*, 8 (p.353) ou de mettre le Pishon aux enfers (p.745) et dans la *vallée du roi* en Gen. XIV, 17 (p.637).

Mais ce n'est pas tout. A propos de *Gén. I*, 23, on apprend que les âmes de vie «sont douées d'une vie autonome par rapport à l'Homme qui, lui, sera appelé à les régir. C'est la redoutable vie qui grouille dans les profondeurs de l'Homme et qui jouit d'une puissance infinie, puissance créatrice si l'Homme, à l'écoute du message divin la prend en mains; puissance destructrice s'il ignore ou veut ignorer sa présence opérationnelle» (p.309). «Ces énergies autonomes de l'humide» (p.401) «qui habitent (Adam) et qu'il n'a pas conscience d'être» (p.361) proviennent de la *Adamah* (le "sol", substance adamique) au sujet de laquelle l'Auteur précise que «la couleur rouge qui fait son nom, comme celui d'Adam, est la qualité lumineuse qu'elle émet dans le dynamisme de cette puissance» (p.333), et qu'elle identifie (p.731) à *Ishah*, l'«épouse», (qui est en réalité la volonté d'Adam). En résumé, «mâle est lié à accompli-sec-lumière-pureté, femelle est liée à innaccompli-humide-ténèbre-impur» (p.

388). Or, par une autre correspondance, «la même autonomie qui préside à la vie des énergies (dans la partie femelle d'Adam), préside à sa propre vie dans son rapport à Dieu» (p.428). C'est-à-dire que «les énergies créées qui constituent la *Adamah* sont à l'image non d'Elohim, mais de ses énergies incréées» (p.686). Devons-nous aussi rapprocher ces dernières de ce *noyau des profondeurs* que l'Auteur prend pour YHVH ? Il semble bien : «la relation d'Elohim à YHVH si mystérieuse qu'elle soit, se laisse apercevoir sous un de ses aspects symboliques par l'artiste qui découvre une relation analogue avec l'objet de sa création : cet objet, sitôt commencé d'être, a une personnalité autonome, une sorte d'âme qui s'empare de l'outil créateur (...) l'artiste n'est (alors) plus libre et doit composer avec ce que l'oeuvre exige d'elle-même. Il se retire pour qu'elle soit» (p.495).

Cette «autonomie» n'est pas montrée dans son apparence illusoire, bien au contraire. Nous voilà ainsi fixés sur l'origine de certaines "révélation".

L.HELOIN

